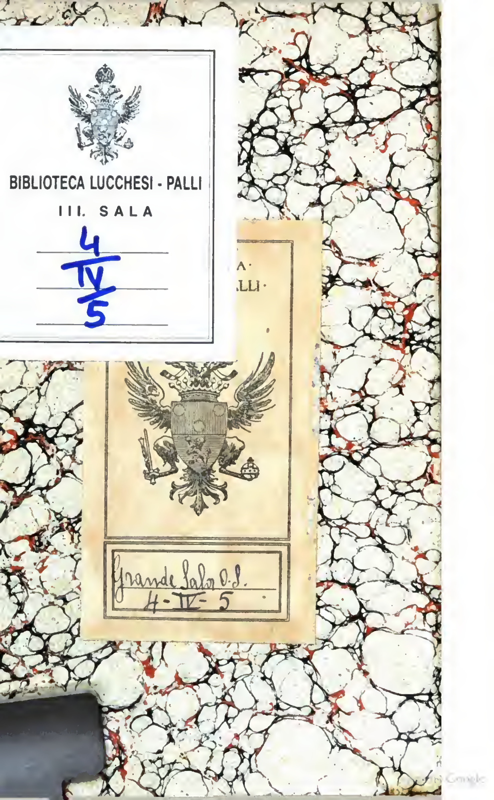
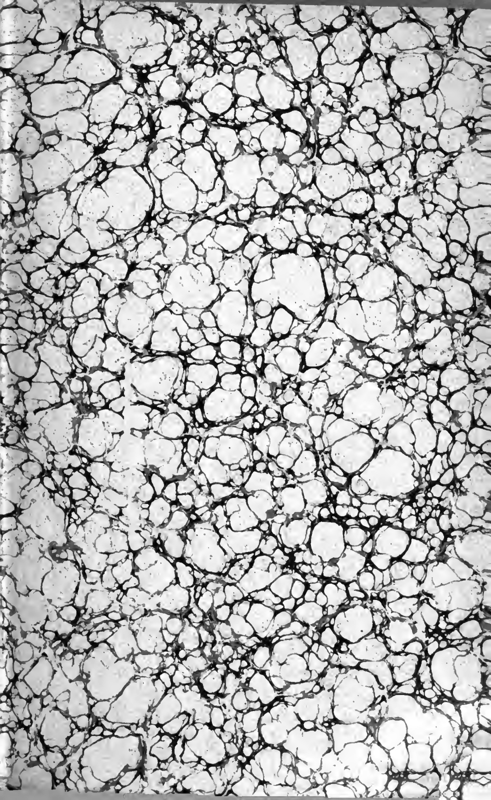



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
4
IV
5
Grande Sala O.S.
4-IV-5



MADEMOISELLE

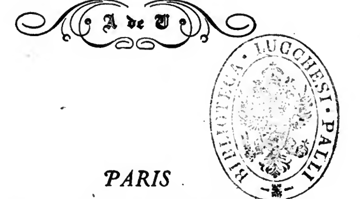
MA FEMME



HENRY DE KOCK

MADEMOISELLE

MA FEMME



PARIS
ARNAUD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
55, RUE DE RIVOLI, 55.



MADEMOISELLE

MA FEMME

I.

LE DERNIER DÉJEUNER DE GARÇON

Mes enfants, l'heure a sonné, je crois, de porter un toste bien senti à notre belle Marion, traitreusement abandonnée, plantée là.... — disons le mot : lâchée, pour cause de mariage avec un million, par notre brigand d'ami Didier des Prats !

— Oui, oui ! un toste à la belle abandonnée.... le toste du désespoir !

— Et, comme premier châtiment de son crime, je propose que Didier soit forcé de nous faire raison avec de l'eau pure !...

— C'est cela ! A l'eau ! à l'eau, Didier !...

— Un avant-goût des félicités qui l'attendent auprès de sa femme !

— Et ce n'est pas encore assez! Si nous avions été justes... — sévères mais justes!... — tandis que nous nous gorgions de truffes, nous, à ce festin, nous eussions dû exiger que Didier, lui, ne s'y nourrît que de panade.

— Grondin a raison, Messieurs et Mesdames, nous avons failli à tous nos devoirs en ne condamnant pas Didier à la panade! Le vrai symbole du mariage, la panade!... sans beurre.

— Oh ! sans beurre ! Permettez, La Frogère! Je ne veux pas percer le cœur de cette bonne Marion, mais mon avis est que Mlle de Vandreuil n'est pas laide!... et tant s'en faut!... Je l'ai vue, l'autre soir, avec son grand père, à l'Opéra !... Et, au ris-

que de me faire arracher les yeux par ces dames, je déclare qu'assaisonné d'un petit million surtout, je m'accommoderais très volontiers d'un tel ordinaire!...

— Parbleu! Vous avez toujours eu un faible pour les filles honnêtes, vous, Hector... c'est connu, ça!... Peuh!... Mais, mon cher, quand on aime tant le pot-au-feu, on s'y met!... Voilà tout! Qui est-ce qui vous empêche de vous marier comme Didier! Pas moi, toujours!...

— Qu'elle est méchante, cette Zaza!... fi! la vilaine!... Voyons, bijou, tu sais bien que je ne te quitterais pas, toi, pour les diamants de la couronne... de France!

— Eh bien! je n'en dirais pas autant!... On me donnerait à choisir entre vous et pas mal de diamants.... fussent-ils même de la simple couronne de Monaco... que je n'hésiterais pas: je vous flanquerais immédiatement à la porte.

— Ah! ah! ah!....

— Hermosa, vous avez le champagne sarcastique, mon ange!

— Tiens! je vais me gêner avec un homme qui m'a refusé avant-hier une malheureuse paire de boucles d'oreilles de quatre cents francs!...

— Neuf cents... neuf cents, Zaza!...

— Neuf cents... ou quatre cents.... le procédé n'en est pas moins ignoble!...

— Pardon!... ignoble, soit... mais ignoble de cinq cents francs de moins!...

— Enfin, votre opinion, à vous, Didier, sur votre femme. Est-elle jolie? est-elle laide?

—Ma foi! Messieurs et Mesdames, mon opinion est que je n'en sais rien, attendu que, parole d'honneur! jusqu'ici je ne l'ai jamais bien regardée, ma femme!...

— Oh! oh!... Elle est forte, celle-là!...

— Fort ou non, c'est ainsi. Au surplus, l'histoire de ce mariage est toute simple; et comme je n'ai rien de caché pour vous, cette histoire, s'il vous est agréable, je ne demande pas mieux que de vous la narrer.

— Oui!... oui!... L'histoire du mariage!...

— Il y a six mois environ, mon père me manda chez lui et me tint à peu près ce langage : « Mon fils, vous avez vingt-neuf ans, et vous n'êtes et n'avez jamais été bon qu'à faire des sottises. En quatre ans à peine, vous avez jeté au vent..... »

— Jeté au vent! fichtre! Il s'exprime bien, votre père!

— Il a ses jours. Il était en train sans doute ce jour-là. « En quatre ans à peine vous avez jeté au vent une fortune de huit cent mille francs que vous aviez héritée de votre mère.... »

— Huit cent mille francs!... Vrai! vous avez cre-

qué huit cent mille francs en quatre ans, avec Marion, Didier?... Mazette! quelles dents!

—Ah! permettez!... Je réclame, moi!... Avant moi Didier était avec une gaillarde qui les faisait sauter rondement aussi, les écus!... Nina Salmon.

— C'est juste. Qu'est-ce qu'elle est donc devenue, Nina Salmon? n'est-elle pas en Russie?

— Elle y était. Elle est en Angleterre, à ce qu'il parait, maintenant....

— Une belle fille!...

— Oui!... Mais pas drôle, n'est-ce pas Didier?

— Allons, il ne s'agit pas des anciennes amours de Didier mais de son mariage!.... Laissez-le donc continuer son histoire, bavards!...

—Je continue, Mesdames et Messieurs. « Or, poursuivit mon père, comme il n'entre en aucune

façon dans mes vues qu'après vous être ruiné vous me ruiniez à mon tour, voici ce que je vous propose : vous êtes d'âge à vous marier ; un de mes amis, le vieux général de Vandreuil, a pour unique affection en ce monde sa petite-fille, qu'il a recueillie, orpheline, qu'il a élevée, à laquelle il donne en dot la somme par vous follement dépensée, ces quatre dernières années, à laquelle il laissera toute sa fortune évaluée à quatre millions. Venez avec moi chez le général ; pour peu que vous ne déplaisiez pas à Mlle Paule de Vandreuil je me charge de vous faire agréer par son grand-père. Huit cent mille francs d'un côté, quatre cent mille — dont je vous servirai la rente — d'un autre, vous constitueront une position très présentable. Je vous préviens d'ailleurs que si vous refusez... ou que s'il m'est prouvé que c'est à vous qu'il faut attribuer l'insuccès de cette affaire, je vous laisse patauger toute votre vie — toute la mienne, si vous le préférez, — dans la misère, sans vous tendre jamais la main !.... »

— Oh ! oh ! Mais il est raide, décidément, le papa des Prats, Didier !

— Une barre de fer ! Aussi me suis-je empressé de lui obéir !

— Mais puisque M. de Vandreuil est un ancien ami de votre père, vous devez le connaître de longue date, ainsi que sa petite fille ?

— Je les connaissais sans doute l'un et l'autre... mais très peu. Il n'y a que deux ans qu'ils habitent Paris. Ils vivaient auparavant à Tours.

— Pouah !... Alors votre femme est une provinciale !

— Tout ce qu'il y a de plus provinciale !...

— Enfin ?

— Enfin... c'est tout ! Tout cet été, une fois par semaine régulièrement, je suis allé, en compagnie

de mon père, à Chevreuse, — où M. de Vandreuil possède un fort beau château, — faire ma cour à mademoiselle Paule !....

— Ah ! mais, quand on fait la cour six mois à une femme, on la regarde, que diable ! Donc vous savez si votre future est laide ou jolie ?

— Evidemment je la reconnaîtrais si je la rencontrais... mais quant à dire la couleur exacte de ses yeux... de ses cheveux !...

— Oh ! oh !... Une fiche de consolation à l'adresse de Marion, ces mensonges-là, mon petit !...

—Il est inutile que je mente à Marion pour la consoler, puisqu'elle a été la première à me conseiller de me soumettre à un mariage impérieusement commandé par les circonstances.

— Bah ! cette chère Mariette s'est montrée si philosophe que ça !...

— Tiens !... Nous en étions réduits aux extré-

mités !... Plus le sou! J'aurais été fièrement nigaude de me jeter en travers de l'avenir de Didier !....

— Bravo, Marion !... A la bonne heure, parlez-moi d'une maîtresse qui raisonne avec cette sagesse !... Vive Minerve-Marion !....

— Et puis, qu'est-ce que ça me fait, à moi, que mon amant se marie, s'il me reste ?...

— Comment ! s'il vous reste !...

— Vous vous imaginez peut-être qu'il renonce à moi... qu'il m'abandonne... qu'il me lâche, — comme disait élégamment, tout à l'heure, la Frogère, — parce qu'il entre en ménage ? Eh bien! merci! C'est pour le coup que je n'aurais pas été si philosophe !... Je veux bien me sacrifier... un brin... je veux bien permettre à mon Didier de donner son nom à une demoiselle honnête — d'autant plus que je confesse n'avoir jamais eu la prétention de le porter, moi, ce nom, — mais qu'il me re-

prenne son cœur !.. Allons donc! —N'est-ce pas, Didi, que ton cœur m'appartiendra toujours!....

— Toujours, ma Mariette!...

— Oh! d'abord, vois-tu... si j'apprenais que tu es aimable avec ta femme... comme avec moi!... je me tuerais!....

— Là, là, folle!...

— Mais puisqu'il n'est pas même capable de nous dire si elle est brune ou blonde, sa femme, ce pauvre Didier, cela doit vous rassurer, Mariette!

— Hum! .. me rassurer!... pas trop!... C'est si curieux quand ça s'y met, ces serins d'hommes!... Enfin... je m'étourdis.... j'essaie de m'étourdir....

— Et à quand le mariage?...

— D'aujourd'hui en quinze le contrat est signé.

— D'aujourd'hui en quinze! Marion, ce jour-là, nous viendrons tous en masse, comme aujourd'hui, déjeuner chez vous pour vous distraire de votre douleur.

— Bien obligé, messieurs... mais vous avez une manière de me distraire qui ne me distrairait pas !... Le jour du mariage de Didier j'ai mon projet, moi, pour oublier !...

— Tu entres au couvent?

— Oh ! Hermosa qui fait des mots!... Non, ma chère, je n'entre pas au couvent, je m'en vais chez ma mère... à la campagne... Au moins, là... si je pleure... nul ne le verra!...

— Une bonne idée !... Rien de tel que le sein d'une mère pour ensevelir ses larmes !...

— La Frogère, vous savez? Vous avez l'air de vous moquer de moi.... ça m'agace, je vous en avertis !...

— Mais non, mais non, je ne me moque pas, Mariette?... Par exemple!... Les dieux me foudroient s'il n'est pas vrai qu'au contraire vous m'inspirez la plus douce pitié mélée à la plus grande admiration!...

« Et, en témoignage de ma sincérité, Messieurs et mesdames, je propose ce nouveau toste : « Aux amours éternelles de Didier et de Marion!.... »

— Aux amours éternelles de Didier et de Marion!....

— Et à la réalisation prochaine de leurs communes espérances! Ce n'est pas que je lui en veuille, à ce brave général de Vandreuil.... mais, — n'est-ce pas, Didier? — quand on a quatre millions et.... — quel âge a-t-il, le grand père?

— Soixante-douze ans...

— Eh bien!... à soixante-douze ans, avec quatre millions sur la planche... c'est le moment ou ja-

mais, si l'on est intelligent, de se retirer, suivi de tous les regrets, dans un joli petit mausolée... où l'on n'est gêné pas personne... et surtout où l'on ne gêne personne !....

« Au fait, Didier, vous ne nous avez pas dit comment vous aviez captivé l'amitié du général ?

— En faisant son trictrac, mes enfants.

— En faisant son trictrac....

— Tout bêtement. M. de Vandreuil est fanatique du trictrac... Pour l'amadouer, j'avais soin, en jouant avec lui, de ne jamais gagner....

— Eh! eh !... Pas maladroit !... Et voilà pourtant comme on attrape un grand-père et une belle dot !...

— Je bois au trictrac protecteur !...

— Je bois aux quatre millions du grand-père!...

— Didier, qu'est-ce que tu en feras de ses quatre millions quand le grand-père descendra au mausolée?

— Qu'elle est godiche, cette Esther! Ce n'est pas à Didier... c'est à Marion qu'il faut demander ça!....

— C'est juste!... Marion, quand tu seras millionnaire, tu me prêteras vingt mille francs, dis, ma biche, pour m'acheter un magasin de modes! Mon rêve, à moi, un magasin de modes... dans mes vieux jours!

— Mon Dieu, mesdames, j'ignore l'emploi que je ferais d'une grande fortune... mais ce que je sais... ce que j'affirme... c'est que le désir d'être riche ne me poussera jamais à cette mauvaise pensée de souhaiter la mort d'un digne vieillard!...

— Ah! ah! ah!... D'un digne vieillard!... Mariette qui pose au sentiment!...

— Ah ! ah ! ah !... Du champagne bien vite pour noyer les principes de Mariette !...

— Et puis, mes enfants, est-ce que nous ne taillerons pas un petit bac pour couronner dignement le dernier déjeuner de garçon de Didier ?

— Si ! si ! un petit bac !... Ecornons la dot de Mlle de Vandreuil !

— Mlle Paule de Vandreuil !... En voilà un nom, Paule !

— Qu'importe le nom, si la femme est riche ! c'est mademoiselle *huit cent mille francs* que Didier épouse !

« Et où a lieu le mariage, Didier? A Paris ?

—Oui.

— Y a-t-il un bal... un repas ?

— Il y a un repas... mais il n'y a point de bal. Mlle de Vandreuil n'aime pas la danse.

— Ah ! elle n'aime pas la danse, cette demoiselle. Qu'est-ce qu'elle aime donc? le trictrac, comme son grand papa? On jouera au trictrac après le festin !... Ah! ah ! ah ! va-t-il s'amuser, ce pauvre Didier, le jour de sa noce !...

— Mesdames, messieurs, de grâce, épargnez-moi ! Vous n'êtes pas généreux, en vérité !

*
* *

La scène qui précède, — le prologue en quelque sorte de cette véridique histoire, — se passait le 6 octobre 1864, rue Pigalle, chez Mlle Marion Delmas, la maîtresse de M. Didier des Prats.

Une scène ni neuve, ni extraordinaire, du reste. Elle se représente tous les jours dans ce monde, dit le monde galant, qui n'existe vraiment et ne peut exister, dans tout *son éclat*, qu'à Paris. Tous les jours, à la veille de se marier, *un petit crevé* — la nouvelle appellation de ces messieurs, — fait ses adieux à la vie de garçon en compagnie de ses amis et amies, — des *cocottes,* — la nouvelle appellation de ces dames, — en jurant à celle, qui depuis plus ou moins de temps règne en souveraine sur son cœur, de lui conserver ce cœur, même après qu'il l'aura déposé sur l'autel de l'hyménée. Et ce serment est-il sincère? Oui, trop souvent! Trop souvent, considérant le mariage comme *une affaire*, cette *affaire* contractée, l'époux s'empresse de retourner à ses plaisirs d'amant! Et comment pourrait-il en être autrement? Le goût, l'esprit, l'âme se corrompent à de certains contacts. Habitué à d'âpres voluptés, le moyen de s'accommoder de chastes délices! Autant vaudrait demander à un buveur d'absinthe de ne plus boire que de l'orgeat.

*
* *

Ce repas, donné chez sa maitresse par Didier des Prats, bien plutôt, on l'a vu, en manière de salut à l'avenir que d'adieux au passé, n'avait d'ailleurs pour convives qu'un petit cercle d'intimes. Très-bien de déclarer qu'on ne se marie que pour remettre sa barque à flot avec l'intention d'y garder l'amour comme passager, mais très bien aussi de ne se permettre un tel aveu qu'en présence de gens dont on est sûr. Et Didier des Prats était sûr de ses amis Hector La Frogère et Anatole Grondin... sûr aussi des maîtresses de ces messieurs, M[lles] Esther et Hermosa...

Cependant, parmi les personnes qui assistaient au *déjeuner d'enterrement*, il en était une, — une

femme, — dont la contenance, dès le premier instant où Didier des Prats avait abordé l'historique de son mariage, avait formé un singulier contraste avec celle des autres convives.

Tandis que chacun autour d'elle prêtait une attention joyeuse aux paroles du futur mari de Mlle de Vandreuil, n'interrompant, de temps en temps, ces paroles que par une question curieuse, une observation comique, seule, Léa, — elle se nommait Léa, — bien qu'attentive aussi, demeurait, elle, muette, froide, presque sévère.

Si muette, si froide et si sévère qu'à diverses reprises, dans le cours de ses confidences, son regard s'étant porté sur cette femme, Didier sentit la parole s'éteindre sur ses lèvres, sa verve se glacer...

Si muette, si froide et si sévère que, comme on vidait une dernière coupe de champagne avant de passer au jeu, n'y tenant plus, Didier apostro-

pha Léa en ces termes, semi-grondeurs, semi-railleurs :

— Et puis, ma chère, où êtes-vous donc? En Espagne encore, peut-être, près de ce pauvre Albert de Presles? Allons! Albert est mort et nous sommes vivants, nous! bien vivants! Un peu de bonne humeur donc, maintenant, pour les vivants, ma belle!... Demain vous songerez aux morts!...

*
* *

Léa avait tressailli au souvenir évoqué par Didier; le souvenir d'un amant, fort aimé d'elle, assurait-on, et qui était mort dans ses bras l'année précédente, à Madrid, des suites d'une chute de cheval.

D'un ton calme, pourtant :

— Vous disiez tout à l'heure qu'on manquait de générosité à votre égard, Didier, répliqua-t-elle; je retournerai contre vous ce reproche. En quoi ai-je mérité que vous me rappeliez, brutalement, un douloureux évènement? Parce que je n'ai pas ri, avec les autres, de votre récit! Mais si je ne le trouve ni spirituel ni amusant, — et loin de là! — ce récit, j'ai bien le droit, je pense, de n'en pas rire. Je suis une sotte, peut-être, mais bien que l'amie de Marion — et la vôtre — il me paraît plus que de mauvais goût, il me paraît odieux de la part d'un homme bien élevé... que, sous le misérable prétexte de divertir la galerie, cet homme jette en pature à ses quolibets ce qu'il devrait respecter!... Qu'on fasse ce que vous vous disposez à faire... c'est à dire qu'on épouse, sans amour, et rien que pour son argent, une jeune fille... soit!... Il se contracte, dit-on, nombre de mariages de ce genre, et ce ne sont pas, dit-on encore, les plus à plaindre. Chacun pour soi et

le diable pour tous, et tout le monde est heureux! Cependant, si, par aventure, quelque fée ennemie de votre fortune, cachée dans un coin de cette salle, avait entendu vos confidences et qu'il lui prît envie de les reporter au général de Vandreuil et à sa petite-fille, ne croyez-vous pas, mon cher, que vous pourriez vous repentir d'avoir été, ce matin, un peu beaucoup bavard? Il n'y a plus de fées, il est vrai... et vous n'avez donc point de méchante délation à craindre... mais il y a toujours des consciences... et la vôtre, je le parierais, vous dit — en dépit de votre orgueil offensé — que j'ai raison, mille fois raison, en vous parlant... comme je vous parle en cet instant!

« Et sur ce, pour vous plaire, ainsi qu'à ma bonne Marion... pour me mettre au niveau de ces messieurs et de ces dames... emplissez ma coupe, Didier, que je la vide rubis sur l'ongle...

« A votre bonheur, entendez-vous, mon ami? *A votre bonheur !...*

« Allons, mesdames et messieurs, qui *l'aime* m'imite. »

*
* *

Obéissant au désir de Léa, Didier versa du champagne à la ronde.

Mais sa main tremblait en accomplissant cet acte, ses sourcils s'étaient froncés, une légère pâleur voilait son front...

Léa avait-elle frappé juste ? Sa conscience, dominant son orgueil, disait-elle à Didier que la leçon qu'on venait de lui donner était méritée ?

Quoi qu'il en fût, comme il heurtait sa coupe contre celle de la jeune femme :

— Mes compliments, ma chère, fit-il d'un ton aigre-doux, je ne vous savais pas un si profond moraliste!

— Peuh!... ricana Marion, qui, pour sa part, intérieurement piquée d'une sortie qu'elle jugeait très-inconvenante, n'attendait que l'occasion de s'en venger, Léa passe sa vie à lire des romans... elle aura déniché cette vertueuse tartine dans George Sand ou Balzac.

Léa secoua la tête.

— C'est ce qui te trompe, ma chère, repartit-elle, je n'ai point emprunté cette vertueuse tartine à un roman, mais à un drame...

« Un drame qu'on joue à l'Ambigu, en ce moment, tiens!... et dans lequel l'acteur Tiercelet remplit le rôle d'un amoureux comique!...

« Ah! qu'il est drôle, ce Tiercelet! L'as-tu vu, Marion, dans la pièce nouvelle? »

A cette question -- toute simple pourtant, en apparence, — de son amie, Mlle Marion se troubla.

— Oui, balbutia-t-elle, je crois qu'oui...

Et, rompant les chiens, elle s'écria en se levant vivement :

— Mais si nous passions au salen prendre le café, mes enfants, avant de commencer notre petit *bac ?*

* * *

Pourquoi Mlle Marion s'était-elle troublée quand Léa lui avait parlé du comique de l'Ambigu, M. Tiercelet ?

Mystère !

Autre mystère :

Dix minutes s'étaient écoulées ; on avait pris le café, au salon, où maintenant, groupés autour d'un tapis vert, Marion, son amant, ses amis et amies, se livraient aux douceurs d'un petit *bac...* — lisez *baccara.*

Mlle Elisa était seule, dans, la salle à manger.

Qu'était-ce que Mlle Elisa ?

La femme de chambre de Marion. Une brunette d'une vingtaine d'années, au nez en l'air, à l'œil noir, à la bouche pincée. Une vraie tête de soubrette de courtisane ; toujours prête à tout... hormis au bien.

C'était Mlle Elisa qui avait servi à table, ce jour-

là. D'ordinaire, à Vincent, le cocher, incombait cet office ; mais Vincent étant indisposé, Mlle Elisa avait dû le remplacer.

Bref, sa tâche remplie jusqu'au bout — le café versé, la table de jeu préparée, — Mlle Elisa était rentrée dans la salle à manger dont elle avait soigneusement refermé, sur elle, la porte...

Et elle s'était assise — à la place qu'occupait tout à l'heure sa maîtresse, ma foi !

Et, dans la coupe de sa maîtresse, elle s'était versé deux bons doigts de Xérès sec... — Elle n'aimait pas *le doux*, cette petite.

Et, tout en dégustant, par gorgées réglées, le vin doré, elle murmurait :

« *Il n'y a plus de fées, donc vous n'avez rien à craindre* ! Rien à craindre ! rien à craindre ! Eh eh !... — Oui ! mais à qui s'adresser ?... A *lui*

ou à *elle*?... A *lui*! je n'oserais jamais!... — Faut-il? Ne faut-il pas? — C'est canaille!... oh! c'est canaille!... Mais si ça me rapportait gros!... Bah! »



II

LA NUIT DE NOCES

II

LA NUIT DE NOCES

Des *mystères* des plus transparents, n'est-il pas vrai, lecteur? Il ne vous a pas été plus difficile de démêler le sens de *l'incident* Tiercelet que celui de *l'incident* Elisa. M. Tiercelet était l'amant de cœur de la maîtresse de Didier des Prats, — ces dames se plaisent, assez généralement, à placer leur cœur sur *les planches*... — et, si, initiée à cette intrigue, Léa avait jeté, à brûle pourpoint, au visage de Marion, le nom de l'amant *en second*, c'était sans doute pour rappeler à son amie

qu'elle avait droit à toute son indulgence lorsqu'il lui prenait fantaisie de morigéner, devant tous, l'amant *en premier*.

Quant à Mlle Elisa et à son monologue arrosé de Xérès, plus simple encore! Eveillée par d'imprudentes paroles, la cupidité de cette fille avait conçu le projet de tirer une petite fortune, peut-être, d'une grosse infamie. *Elle* et *lui*, entre qui le Judas en tablier hésitait comme centre de ses ténébreuses opérations, c'était Mlle Paule de Vandreuil et son grand-père. « Je n'oserai jamais m'adresser à *lui!* » Très clair! Sans le connaître, Mlle Elisa redoutait d'aller dire en face au vieux général : « Votre futur gendre est un mauvais sujet, mais moi, qui vous l'apprends, je suis une coquine!... » C'est bizarre, mais c'est ainsi. La lâcheté même a ses susceptibilités.

Eh bien! il est vrai, lecteur perspicace, vous avez deviné. Mlle Márion trompait son *amant adoré*, son *Didi* chéri, pour un cabotin...

Et, mue par l'appât de l'or, la servante d'une traitresse se disposait à trahir à son tour.

Cependant, le 20 octobre 1864, soit, ainsi qu'il l'avait annoncé à ses amis, quinze jours après son dernier déjeuner de garçon, Didier des Prats épousait Mlle Paule de Vandreuil.

Point de foule à ce mariage. Tel avait été le désir de Paule de Vandreuil. Une trentaine de personnes, pas davantage, choisies parmi les parents et les plus intimes amis.

La cérémonie religieuse eut lieu à Saint-Sulpice.

Et notons, en passant, à propos de cette cérémonie, un épisode d'une importance relative dans notre récit.

Tout était dit : la bénédiction du prêtre, la messe.

L'orgue, seul, l'orgue aux accents solennels re-

tentissait encore, accompagnant les nouveaux époux jusqu'au seuil de l'église...

Paule marchait devant, au bras de M. des Prats père...

Après la mariée, venait le marié servant de cavalier à une vieille cousine du général...

Soudain, à l'aspect d'une femme agenouillée, sur sa droite, près d'un pilier, Didier tressaillit.

Cette femme, c'était Léa.

Somme toute, rien d'extraordinaire à ce qu'une de *ces dames*, qui ne disent jamais oui que devant les hommes, eût désiré voir comment une fille honnête disait : « oui » devant Dieu... mais, en apercevant Léa, Didier s'était instantanément rappelé le petit cours de morale, par elle improvisé, quinze jours auparavant, à son intention...

De là le mouvement qui lui était échappé et

dans lequel il y avait à la fois de la surprise et de la colère...

Il est de ces leçons qu'on ne pardonne pas, forcé qu'on a été de les accepter.

Léa, d'ailleurs, ne regarda point Didier. Absorbée, en apparence, dans une fervente prière, elle ne releva même point la tête lorsqu'il passa près d'elle.

— Elle sait donc prier!... se dit Didier. Mais pourquoi ou pour qui diable prie-t-elle?

Et ce fut tout.

*
* *

Didier devait habiter, avec sa femme, dans

l'hôtel du général de Vandreuil, sis rue Jacob. — Une grâce que lui avait demandée le vieillard et à laquelle il avait très volontiers acquiescé. L'hôtel était vaste, l'appartement, qui lui était réservé, fort beau; peu lui importait donc de loger là où ailleurs, et au contraire : en ne séparant pas la petite-fille de son grand-père, il conciliait tous les intérêts... — les siens compris. Sa femme se plaindrait d'autant moins de ses absences qu'elle aurait toujours pour l'en distraire, à ses côtés, une personne aimée.

C'était aussi à l'hôtel du général que devait avoir lieu le repas de noces.

Mais il n'était pas deux heures lorsqu'on sortit de l'église ; on ne dinerait qu'à six; et de deux à six, que faire?

Le temps était magnifique.

— Si nous allions au bois? dit gaiement M. de Vandreuil.

Didier eut une grimace.

— Oui, oui, je sais... continua le vieillard, c'est bien petit bourgeois ce que je propose là!... Mais

les petits bourgeois ne sont pas plus bêtes quelquefois que les gros !

« Du reste, on fera ce que Paule décidera. Didier, demandez-lui ce qu'elle préfère de rentrer tout de suite à l'hôtel ou d'aller une heure ou deux se promener au bois. »

De la voiture où elle était déjà montée, Paule avait tout entendu.

—Allons nous promener ! dit-elle.

— Il ne nous manque plus qu'un violoneux en tête ! grommela Didier.

* * *

Elle avait dix-neuf ans, Paule de Vandreuil.

elle était petite, tout petite; une miniature vivante. — Une espèce de femmes qui tend de plus en plus à disparaître, à mon vif regret. J'estime qu'il est agréable de pouvoir, à l'occasion, porter aisément dans ses bras celle qu'on porte dans son cœur. —Paule était jolie, très jolie ; une tête fine, — en rapport avec sa taille — distinguée ; un peu froide d'expression, peut-être. Une Galathée qui n'avait pas encore reçu l'étincelle sacrée. Une douce tâche que plus d'un Pygmalion eût enviée ! Didier ne s'en préoccupait guère, lui ! Et cela se conçoit : tout entier au culte d'Astarté on s'inquiète peu d'animer des statues.

On avait atteint le lac... Paule désira marcher. On mit pied à terre dans une des allées les plus solitaires. Didier continuait de faire la moue. « Si un de mes amis me rencontrait ! » pensait-il. Pauvre Didier ! il est curieux de remarquer que ce sont ceux dont l'existence prête le plus au ridicule qui craignent le plus le ridicule. Paule n'y regardait pas de si près. Elle allait causant joyeusement

avec l'un, avec l'autre. Quelque passant se retournait pour la contempler; après? Y a-t-il à rougir d'être mariée? y a-t-il à rougir d'être jolie?

Le général prit le bras de Didier.

— Eh bien! mon ami?

— Eh bien! général?

— Etes-vous heureux?

— Très-heureux, général.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Oh!... pardonnez-moi, mais...

— Cette promenade ne vous amuse pas? c'est mauvais genre de se montrer en public un jour de noces? Mais voyons, puisque *Paulette* est bien aise de respirer un peu!... Ah! dame!... à Tours...

dans notre grand jardin... elle était toujours par voies et par chemins... à Chevreuse aussi...

— Tenez... un soldat qui s'arrête en face d'elle!...

— Eh! eh! C'est vrai, le drôle la prend pour une hamadryade!...

— Il lui parle!... il l'insulte peut-être!...

Didier s'élança.

Non. Le soldat n'avait pas proféré le moindre mot malsonnant. Ce n'est que de la lie du peuple qu'il surgit des misérables capables d'outrager ce qui est jeune et beau. Mais, saisi d'admiration à l'aspect de la charmante et élégante jeune fille, il s'était naïvement écrié : « Pristi!... à la bonne heure!... Ah!... à la bonne heure, pristi!... »

Un compliment qui, pour être singulièrement formulé, en valait bien un autre.

Aussi amena-t-il un sourire sur les lèvres de Paule et des deux à trois dames qui l'escortaient.

Mais Didier ne souriait pas lui.

— Ma chère Paule, dit-il, croyez-vous qu'il soit convenable de vous exposer...

— De m'exposer à quoi ?...

— Mais... ce soldat... Je vous en prie, remontons en voiture et partons.

— Comme il vous plaira, mon ami.

Sur un signe de Paule, les voitures se rapprochèrent ; chacun y reprit place.

A cinq heures on rentrait à l'hôtel.

* *

Il y avait quelqu'un à l'hôtel, qui guettait avec impatience le retour de Mlle Paule de Vandreuil, devenue Mme des Prats.

Ce quelqu'un, c'était Geneviève Lecoublet, de simple servante, jadis, du général, passée sa femme de charge ; Geneviève Lecoublet qui avait élevé Paule, et qui l'aimait... comme si elle eût été sa propre fille.

Une Bretonne, Geneviève Lecoublet, une véritable Bretonne bretonnante, native de Fougères. Jamais, en dépit des railleries dont elle avait été longtemps l'objet, de la part des autres domestiques, elle n'avait voulu abandonner la coiffure de son pays : un bonnet décoré de dentelles, dont

la forme a quelque ressemblance avec l'ancienne coiffure française en usage du temps de Charles VI. Entrée, à son dix-huitième printemps, au service de M. de Vandreuil, elle frisait maintenant ses soixante-deux hivers. Grande comme un tambour major et forte à l'avenant, laide avec cela, très-laide, elle n'avait point manqué, néanmoins, de prétendants à sa main, à dater surtout de l'heure où, en récompense de son zèle de son activité, de sa probité, elle avait reçu de son maître le gouvernement de sa maison. Et peut-être, à ce moment, Geneviève n'eût-elle pas été éloignée de répondre au désir de l'un de ses soupirants. On est laide, mais on a un cœur! Mais, à ce moment aussi, on avait apporté, chez M. de Vandreuil, sa petite-fille, orpheline, et presque au berceau encore. « Geneviève, avait dit le général, il s'agirait d'avoir soin, et ferme, de cette enfant, tu entends? — On en aura soin, soyez tranquille, général! » Et, en effet, repoussant désormais, de façon à leur ôter l'envie d'y revenir, les galants, Geneviève s'était consacrée tout entière à Paule.

C'était son bijou, son chérubin, son dieu, que *sa demoiselle.* Et la *demoiselle* aimait bien aussi Geneviève !... Une fois, elle avait été malade, bien malade, Geneviève; en danger de mort; et Paule, installée à son chevet, l'avait soignée jour et nuit !...

« De ces choses qu'on n'oublierait pas même quand on n'aurait plus de tête ! » disait Geneviève.

Oh ! *sa demoiselle* !... Pour elle, elle eût sacrifié... jusqu'à son bonnet !...

*
* *

Depuis deux heures Geneviève attendait dans la cour de l'hôtel; ce fut elle qui ouvrit la portière de la voiture de la mariée ; elle qui la porta jus-

qu'à l'escalier, garni de tapis, pour que ses *petons*, chaussés de satin, ne touchassent point la pierre du perron.

Et, tout en la portant, la Bretonne disait tout bas à *sa demoiselle* :

— Alors, c'est fini ?

— C'est fini, ma bonne.

— Ah!... Et d'où que vous venez pour rentrer si tard ?

— Du bois de Boulogne.

— A cause que vous êtes allés au bois de Boulogne ?

— N'avions-nous pas bien le temps de nous enfermer ?

— C'est juste !... Et... A-t-*il* été gentil?

— Comment, gentil?

— Oui... A-t-*il* bien dit : « Oui ?»

— Très-bien!...

— Ah ! Et vous ?... Au dernier moment, ça ne vous a pas coûté un brin ? Vous n'avez pas eu un regret?

— Pas un !

— Enfin !... puisque c'était votre idée !... C'est égal, Dieu veuille que...

— Chut ! tu sais ce dont nous sommes convenues, Geneviève ?... Si tu grondes une seconde aujourd'hui, je me fâche !

— Mais je ne gronde pas... je raisonne!... On peut bien raisonner...

— Du tout, je ne te permets pas même de rai-

sonner. Allons, monte avec moi à mon cabinet de toilette m'aider à remettre un peu d'ordre dans ma coiffure.

Et Paule de marcher devant Geneviève qui, essuyant une larme à la dérobée, achevait entre ses dents sa réflexion interrompue :

— C'est égal, Dieu veuille qu'elle ne se repente point, ma chère demoiselle !...

*
* *

Nous glisserons rapidement sur le repas de noces de Didier des Prats et de Paule de Vandreuil. Le général avait un chef excellent et qui s'était surpassé pour la circonstance ; on fit honneur aux talents du cuisinier ; à part cela, point de gaîté, point d'entrain à ce repas. Le général

avait dit à propos de la promenade au bois : « Les petits bourgeois ne sont pas plus bêtes que les gros ! » « Ils sont moins bêtes ! » eût-il dû dire. Les petits bourgeois savent s'amuser du moins, eux. Du reste, le moyen, pour les convives, de s'amuser quand les maîtres de la maison manquent d'élan. M. des Prats père, un ex-procureur impérial, était, par caractère, médiocrement jovial; le général, — comme si c'eût été un fait exprès ce soir-là, — souffrait de sa goutte. Paule, nous l'avons dit, était naturellement froide, réservée...

Quant à Didier... oh ! quant à Didier... qui s'ennuyait à la mort au milieu de toutes ces figures, la plupart inconnues pour lui ou tout au moins peu familières, ce n'était certes pas à lui qu'il fallait demander de donner l'exemple du rire. On lui eût annoncé, pendant le dîner, qu'on augmentait la dot de deux cent mille francs, que, nous le parierions, cela n'eût pas réussi à le dérider.

Au dessert, seulement, il y eut tentative méritoire de dégel de la part d'un tout jeune et assez joli garçon, — M. Gustave de Boissière, petit-cousin de Paule, — qui lut des vers en l'honneur du mariage de sa petite-cousine...

Mais ces vers, — qui rimaient d'ailleurs, — étaient si insignifiants, si fades, qu'ils ne parvinrent, et tout au plus, qu'à faire frissonner la glace.

Le général de Vandreuil eut plus de succès quand, remplissant sa coupe, — demeurée vide jusque-là — il s'écria :

— Bah ! la goutte et le bon genre se fâcheront s'ils veulent, mais il ne sera pas dit que j'aurai marié ma petite-fille sans avoir trinqué à son bonheur !...

Et l'on trinqua... comme de petits bourgeois.

*
* *

La soirée s'écoula plus longue et plus lourde encore.

Les hommes sérieux firent un whist.

Les femmes sérieuses causèrent entre elles.

Les jeunes gens s'occupèrent de musique.

M. Gustave de Boissière — le *poète*, — fut prié de chanter une de *ses compositions*...

Il en chanta six. — Ces poètes de salon... ou autres, sont impitoyables !

Ce fut le tour ensuite d'une amie de Paule..... puis celui de Paule elle-même; elle avait une voix

délicieuse; pour la première fois, tandis que sa femme chantait, Didier n'eut plus besoin de contenir les bâillements nerveux qui l'avaient assailli toute la soirée; pour la première fois, en la regardant, il se dit qu'elle était jolie... et qu'elle était à lui...

Pour la première fois il trouva un mot gracieux à lui adresser...

Un mot qui amena une teinte rosée sur le pâle visage de la jeune fille.

*
* *

Minuit. Le salon s'était fait désert. Plus que les quatre joueurs de whist, — dont M. de Vandreuil et M. des Prats père, — dans un coin. Plus que Paule au piano, jouant des valses de Beethoven

à Mme de Lestanges, la vieille cousine du général...

Et, accoudé sur l'instrument, Didier... écoutant, sans l'entendre, la musique, mais continuant de regarder sa femme...

— Quatre levées... nous avons gagné! s'exclama un joueur.

Et il se leva.

Le signal du départ général.

Mme de Lestanges attendait M. des Prats père qui s'était offert à la reconduire.

M. des Prats père baisa Paule au front, serra la main de son fils et du général, et s'éloigna avec Mme de Lestanges.

Les deux autres hommes sérieux suivirent.

Il y eut un silence entre les trois personnages

restés seuls ; M. de Vandreuil, Didier et Paule.

Enfin, se dirigeant, clopin clopant, vers sa petite-fille et son gendre et leur tendant les bras :

— Mes enfants, dit M. de Vandreuil d'une voix émue, un discours à cette heure ne vous divertirait guère, je pense? Et puis, je n'ai jamais été pour les discours, moi ! Soyez heureux... pour me faire heureux les quelques années qu'il me reste à vivre... voilà tout ce que j'ai à vous dire !..

« Et... et une bonne nuit... une bonne nuit !... A demain !... »

Parlant ainsi, après les avoir chaleureusemen embrassés tous deux, le vieillard poussait doucement devant lui, hors du salon, les jeunes mariés.

Un geste qui ne manquait pas d'une certaine éloquence.

— Allez ! disait ce geste, — allez aimer !...

Didier connaissait l'appartement qui lui avait été préparé à l'hôtel de Vandreuil par les soins de son beau-père, et une des pièces de cet appartement qui avait, surtout, mérité son approbation, ses éloges, était la chambre à coucher ; une ravissante chambre à coucher, meublée en bois de rose, tendue en soie gris perle. — Un véritable nid d'amoureux.

Grande fut donc la surprise du nouveau marié, lorsque, guidé par sa femme et précédé de Geneviève, armée d'un candélabre, il arriva dans une petite chambre à coucher, fort élégante aussi, mais à cent lieues pourtant, commme luxe, de la première !...

— Que signifie ! dit-il. Où sommes-nous donc ici ?

— Mais dans ma chambre, mon ami, répliqua Paule.

Geneviève souriait dans sa collerette en posant le candelabre sur la cheminée.

Paule fit un signe à la bonne femme qui disparut.

— Dans votre chambre? répéta Didier, en regardant sa femme.

— Mais oui... *ma* chambre; celle que j'occupais hier et que je compte occuper ce soir... — ce soir... et demain... et les nuits suivantes.

« Vous ne comprenez pas, Didier? C'est très simple cependant. Ayez la bonté de vous asseoir et de m'écouter. Je vais m'expliquer en deux mots. »

Paule s'exprimait avec calme, avec tant de calme qu'un pressentiment de la vérité n'effleura même point l'esprit de Didier. Il supposa quelque caprice, quelque fantaisie de jeune fille.

— J'écoute, dit-il, en s'asseyant.

Il y eut quelques secondes de silence. Quoi qu'elle en eût dit, Paule ne trouvait pas tout de suite le premier de ses *deux mots*. Enfin, se tournant vers son mari :

— Mon cher Didier, entama-t-elle, avant tout je réclamerai de votre part autant de sincérité, dans cet entretien, que je suis prête à y en apporter moi-même.

« Et je vous donne l'exemple.

« Je ne vous aime pas.

« Et vous ne m'aimez pas non plus, n'est-il pas vrai ? Avouez-le »

Didier bondit sur sa chaise. Il allait se récrier... mais, l'arrêtant du geste :

— Laissez-moi continuer, poursuivit Paule. J'ai eu tort d'ailleurs de paraître exiger de vous un aveu... qui vous coûterait peut-être... et qui me serait parfaitement inutile. Ma conviction à ce sujet est établie. Vous ne m'aimez... pas plus que je ne vous aime. Cependant vous avez demandé ma main et j'ai accepté la vôtre... cependant nous sommes mari et femme...

« Eh bien! quoique, ou plutôt parce que mari et femme, nous resterons deux amis!... et rien que deux amis! Telle est ma volonté, et sans que j'aie besoin de vous en définir les motifs, — que vous devinez, —vous vous y soumettrez, je l'espère.

« Bonsoir, Didier. Je sonne Geneviève, n'est-ce pas, pour qu'elle vous conduise à votre chambre? »

Paule se levait; mais, la retenant par le bras et l'obligeant à se rasseoir :

— Pardon, ma chère Paule, dit Didier, un peu pâle, mais vous plaisantez, j'imagine. Il est impossible que vous ayez vraiment supposé que je me courberais sans conteste devant... une détermination aussi... singulière que celle que vous me dites avoir prise. Vous ne m'aimez pas... et vous êtes certaine que je ne vous aime pas non plus... Nous ne devons donc être que deux amis... et rien que deux amis l'un pour l'autre ! *Telle est votre volonté* !...

« Allons ! mais, encore une fois, si je me soumettais, comme *vous l'espérez*, à ce qu'il vous plait de m'*ordonner*... sans vous demander pourquoi *vous l'ordonnez*... vous vous moqueriez de moi !...

« Je l'avoue : — vous m'avez invité à être sincère, — oui, j'entrevois les motifs de votre conduite. Les ennemis ne manquent pas à un homme qui épouse une jeune et jolie héritière. Quelque trait parti de l'ombre... quelque lettre anonyme

qui vous aura troublée... inquiétée. C'est cela, n'est-ce pas, Paule? »

La voix de Didier tremblait. O bizarreries du cœur!... Il se savait coupable... il pressentait que, d'un mot, la jeune fille allait l'écraser, l'anéantir!... et plutôt que d'éviter ce coup, il l'appelait!...

Aussi calme toujours, elle, que son mari était agité, Paule le prononça ce mot... accompagné de plusieurs autres, hélas!...

— Vous l'exigez, dit-elle; soit! Vous avez peut-être raison; il faut une explication... complète, entre nous.

« Eh bien!... — Elle détourna les yeux; elle ne voulait pas voir Didier en le frappant. — Eh bien! n'est-il pas vrai que vous avez une maîtresse, Monsieur? une maîtresse... nommée Marion? N'est-il pas vrai que vous ne m'avez épousée

qu'afin de refaire votre fortune et de conserver votre maîtresse? N'est-il pas vrai que, dans un déjeuner..... chez cette femme..... il y a quinze jours...

— Assez ! balbutia Didier.

Et, par un effort sur lui-même, commandant à sa honte, il reprit, en essayant de raffermir sa voix :

— Oh ! l'on vous a bien instruite, Paule... très-bien instruite !... et je n'ajouterai pas, par un mensonge, à ma faute ; il est vrai, je ne suis pas digne de vous !...

« Mais... puisque vous connaissiez mon indignité... pourquoi donc avez-vous consenti à m'épouser ? »

Paule secoua la tête avec une sorte de tristesse.

— Vous oubliez, repartit-elle, que lorsque...

tout m'a été révélé... notre contrat était signé.

— Mais un contrat se brise!...

— En effet, un contrat se brise... mais quand, par un scandale public, elle risque de briser en même temps l'âme d'un père bien-aimé... ne pensez-vous pas qu'il soit plus noble de la part d'une jeune fille d'éviter ce scandale?

— Ainsi, vous vous êtes sacrifiée à votre grand-père?

— Oui; et ce n'a point été sans quelque hésitation, j'en conviens, dans le premier instant... où il m'a été prouvé que vous n'aviez pas d'amour pour moi!...

— Prouvé!

— *Prouvé*; croyez-vous donc que je ne me fusse pas aperçue, depuis six mois, que je vous étais absolument indifférente... et que, par consé-

quent, un mariage avec moi... ne pouvait être... n'était qu'une *affaire* pour vous !...

— Paule !...

— Ah ! vous avez sollicité des explications... je vous en donne ! Et vous me demanderez peut-être aussi pourquoi... tout d'abord... ayant deviné que je vous étais indifférente... j'ai consenti à devenir votre femme ? Ma réponse à cette question est dans les paroles que j'ai prononcées au début de cet entretien. Peu m'importe que vous ne m'aimiez point, puisque je ne vous aime pas davantage ! Vous plaisiez à M. de Vandreuil... je vous ai accepté pour mon mari, voilà tout, supposant... espérant peut-être qu'avec le temps... nous finirions par ressentir... l'un pour l'autre... ce que nous ne ressentons ni l'un ni l'autre... L'évènement m'a désillusionnée à ce sujet... et, je vous le répète, dans le premier instant, ma résolution en a été quelque peu ébranlée. Ni avenir... ni présent... c'est bien peu !... Mais j'ai

réfléchi. L'amitié vaut l'amour, dit-on. Si vous ne m'aimez pas d'amour, vous m'aimerez d'amitié, n'est-ce pas, Didier?... Et nous serons heureux ainsi !...

Paule tendait la main à son mari ; il la saisit, et, suppliant :

— Pardonnez-moi ! murmura-t-il.

La jeune fille le regarda, étonnée.

— Que je vous pardonne ! fit-elle. Quoi donc ? de ne pas m'aimer ? Mais ce n'est pas votre faute, cela, mon ami... je n'ai donc rien à vous pardonner !...

— Mais si... si... je vous aime, Paule !... Et, je vous le jure. je vous le prouverai !...

*
* *

Glacé par le ton, rien moins qu'encourageant, en effet, de Paule, le désir s'était ranimé, chez Didier, au contact de cette main mignonne, potelée qu'on lui abandonnait...

Il était coupable, sans doute, bien coupable ! Mais, en définitive, celle envers qui il avait des torts à se reprocher était sa femme!... son bien !...

Et l'instinct de la propriété et l'amour-propre le conseillant, il se dit : « Une petite comédie qu'elle m'a jouée !... Comment admettre qu'elle m'ait épousé si elle ne m'aimait pas au moins un peu ? Une petite comédie sentimentale, dont il m'est réservé de transformer le dénouement ! »

Et, dans cette conviction, l'enlaçant de ses bras, la serrant contre sa poitrine, de ses lèvres ardentes Didier chercha les lèvres de Paule...

Elle poussa un cri rauque, se dégagea de l'étreinte de son mari, et, livide, frémissante, se précipitant loin de lui :

— Ah ! vous êtes un lâche, Monsieur ! s'écria-t-elle.

— Paule !...

— Vous êtes un lâche, vous dis-je, et le dernier des lâches !

« Monsienr Didier des Prats, je vous ordonne de sortir de chez moi !... Ou, sur ma vie, j'appelle les valets de l'hôtel pour vous chasser !

— Paule !...

—Allons donc !... Monsieur, mais ne voyez-vous

pas que vous me faites horreur... et qu'une seconde caresse semblable à celle dont vous m'avez flétrie me tuerait !

En proférant ces mots, de son mouchoir, imbibé d'eau, Paule, en proie à une sorte de rage, se frottait les lèvres, comme pour en effacer la trace d'un baiser odieux.

Ce fut au tour de Didier de pâlir. Ce n'était pas une comédie, décidément ! Cette petite fille avait une âme... et une âme énergique.

Il s'inclina et sortit.

Dans une pièce voisine se tenait Geneviève.

— Si Monsieur désire que je le conduise à sa chambre? dit la Bretonne.

Il la regarda de travers. Elle devait être la confidente de sa maîtresse, cette femme !... Qui sait ! C'était à son instigation, peut-être, par ses conseils, que Paule...

Mais, somme toute, il ne pouvait pas aller réveiller d'autres domestiques pour leur demander où était sa chambre !

— Conduisez-moi... dit-il.

*
* *

Il était seul dans ce nid d'amours que nous avons, d'un trait, esquissé.

Il demeura quelques minutes immobile, les yeux fixés sur ce lit... où il allait reposer seul !...

— Bah ! ... s'écria-t-il, avec un éclat de rire forcé, *elle* le veut ainsi !... Eh bien ! ce sera drôle !... Chacun de son côté, mademoiselle ma femme ! Et, par Dieu, nous verrons lequel de nous deux se lassera, le premier, au jeu !...

Il s'était déshabillé, il se coucha, souffla sa bougie, posa sa tête sur l'oreiller...

Et, dormit-il ?

Voilà ce dont nous doutons.

III

BUISSON CREUX

III.

BUISSON CREUX

C'était huit jours plus tard; pour la première fois, depuis son mariage, Didier se présentait chez sa maitresse. Chose convenue entre elle et lui, d'ailleurs. Tout désolé qu'il fût, l'amour avait décidé de baisser pavillon, pendant une semaine au moins, devant l'hymen. — Il faut ménager les convenances.

Marion, — elle nous l'a dit, — était allée passer cette semaine à la campagne, près de sa mère.

Quant à Didier, d'après ce que nous connaissons de sa nuit de noces, comment avait-il employé ces huit jours? Nous vous l'apprendrons en son lieu. Ce que nous pouvons vous dire, dès à présent, c'est qu'il vint en voiture de place au logis de Marion, et que, de la portière de la dite voiture au seuil de la dite maison, il ne fit qu'un bond, comme s'il eût redouté d'être aperçu de quelqu'un dans la rue.

Mais, nul ne s'occupait de lui, et il gagna sans encombre, la porte — que Mlle Elisa lui ouvrit, — de l'appartement de sa belle.

« *Madame* attendait *Monsieur* dans son boudoir. » Et, précédant *Monsieur*, Mlle Elisa enjoliva ces paroles de cette réflexion: « Et il est temps que Monsieur arrive!... Ah! Dieu! Madame est-elle assez triste! »

— Didier! Mon Didier!...

— Eh bien! eh bien! Qu'y a-t-il donc?

Marion s'était élancée au cou de son amant. Pauvre Marion! Elle n'avait même pas la force de parler, tant elle pleurait. Ce n'était plus une femme, c'était un sanglot en peignoir.

— Voyons, voyons, es-tu folle, Mariette!

— Folle!... C'est possible... Je le suis... et je l'ai été, certainement, toute cette affreuse nuit où... Ah! tiens, mon ami... s'il m'eût fallu rester sans te voir un jour de plus... je ne sais pas ce dont j'aurais été capable!...

— Là, là!... Calme-toi!...

— Que je me calme!... Cela t'est facile à dire, à toi! Tu n'as pas souffert mort et passion comme moi pendant ces huit jours!

— Je ne me suis guère amusé non plus, je te jure!...

— Oui!... Tu dis cela pour me faire du bien!...

Mon Didi, mon Didi adoré... vrai, tu m'aimes toujours?...

— Toujours!

— Embrasse-moi... Non!... Oh! non! Ne m'embrasse pas!... Oh!... dire qu'il n'est plus à moi, à moi toute seule, maintenant!... Laisse-moi, je t'en conjure, Didier!.. Oh! cette femme... cette femme qui m'a volé les baisers de mon Didier, comme je la hais!...

Marion s'était réfugiée au fond de son boudoir. La tête enfouie dans ses mains, elle demeurait immobile, livrée à de sombres rêveries...

Et, la regardant, Didier se disait : « Ah! ça!... est-ce que de chaque côté, près de l'une comme près de l'autre, j'en serai réduit au rôle d'ami?... »

*
* *

Pas si niaise, Mademoiselle Marion, que de tenir longtemps rigueur, à l'amant prodigue! Elle était bien trop persuadée qu'on ne combat avantageusement ses ennemis — et ses amis, — qu'avec les armes qu'on a l'habitude de manœuvrer.

Ils étaient souriants, maintenant, assis côte à côte...

— Alors, tu t'es bien ennuyée, ma chère Mariette? dit-il.

— Oh! tu conçois! dans un village... au milieu de paysans du matin au soir! Ma bonne femme de mère se mettait vainement en quatre pour me distraire... Je n'étais bien que dans les bois... toute seule... assise sur le gazon.

— Effeuillant des pâquerettes?...

— Ah!... Tu te moques de moi! Très-joli!...

— Non! Je plaisante, mauvaise!

— Et toi... Ta femme?...

— Quoi, moi, ma femme?

— Oui! elle t'adore sans doute!... Comment as-tu réussi à t'échapper aujourd'hui?

— Oh! je suis libre de sortir quand il me plait!

— Bah!... Elle n'est pas jalouse?

— Pas jalouse du tout.

— Mais, enfin... elle a des droits sur toi... cette dame!... Est-ce qu'elle est spirituelle? Médiocrement, n'est-ce pas? Que faites-vous toute la journée? Êtes-vous allés au théâtre, ensemble?

Au bois? Que te dit-elle? Que lui dis-tu?... Est-elle coquette? Voyons, ne te gêne pas, va!... Puisque je suis condamnée à souffrir par elle, mieux vaut que je m'accoutume tout de suite à entendre parler d'elle!...

— Au contraire, si tu le permets, ma chère amie, nous ne parlerons jamais de ma femme...

— Hein! et pourquoi?

— Mais parce que je trouverais ce sujet de conversation très-ridicule.

— Oh! oh! tu n'étais pas si rigoriste avant ton mariage!... Tu me contais volontiers alors...

— J'agissais à ma guise, avant mon mariage, et il me plaît aujourd'hui d'agir encore de même.

— Mon Dieu! mon cher, mais si tu l'aimes... à présent... ta femme... et si tu as peur qu'elle ne te gronde... qu'elle ne te batte... en apprenant que

tu es toujours mon amant... il est un moyen fort simple d'éviter sa colère... — Je me tuerai si tu m'abandonnes, mais qu'importe !... Adieu, Didier... adieu... je ne te retiens pas !

*
* *

Oui, c'était une habile et intelligente personne que Mlle Marion ! Nous n'en voulons pour preuve que la péroraison de son petit discours ci-dessus. Entraînée par l'humeur, le dépit, lorsque Didier lui avait déclaré son intention formelle de respecter, au moins par le silence, près de sa maîtresse, la femme qui portait son nom, un moment Mlle Marion avait été sur le point de *briser les vitres*; mais entre la coupe et les lèvres... entre la vitre et le poing, il y a des océans de pensées !... D'un regard, jeté sur Didier, la courtisane apprécia, pesa, jugea la situation. Elle seule se blesserait en brisant la vitre !...

Elle laissa donc retomber, inerte, sa main tout à l'heure menaçante !... Sa voix, tout à l'heure railleuse, se voila...

Deux grosses larmes roulèrent sur sa joue...

— Eh ! qui te parle de te quitter, nigaude ! s'exclama Didier, en l'attirant à lui.

* * *

La paix était faite, signée. On ne parlerait jamais de Paule ! C'était juré !...

A trois heures Didier prenait congé de sa maîtresse.

Et il était arrivé chez elle à midi !

— Ah ! dame, écoutez donc ; à trente ans, huit

jours de jeûne vous donnent un terrible appétit !...

A peine hors de chez Marion, cependant, Didier était redevenu rêveur, presque sombre.

Certes, qui l'eût rencontré en cet instant, n'eût guère supposé, sur sa mine, que cet homme sortait des bras d'une maîtresse adorée.

Il allait, descendant lentement l'escalier.

Quelques marches encore et il avait atteint le péristyle...

Tout à coup, il s'arrêta, les sourcils froncés...

Devant lui, au-dessous de lui plutôt, sur l'une des marches qu'il lui restait à franchir, s'était dressée une femme. — Léa.

De son côté, à l'aspect subit de l'amant de Marion, Léa s'était visiblement troublée...

— Didier ! balbutia-t-elle.

— Oui, repartit-il, c'est moi ! Cela vous étonne de me rencontrer ici?

— Mais du tout !... A quel propos cela m'étonnerait-il ?

— En effet, vous avez vos raisons, n'est-ce pas, pour comprendre que je m'estime heureux d'être aimé encore... quelque part ?

— J'ai mes raisons ?

— Allons !... Votre trouble même vous condamne, ma chère !... Cette rencontre vous est rien moins qu'agréable, je le conçois !... Tant-pis ! mais j'en profiterai, moi ! Vous demeurez dans ce quartier, rue de Provence, je crois ?

— Oui.

— J'ai justement une voiture à la porte ; je

vous prierai de m'accorder quelques instants d'entretien chez vous.

— Chez moi !...

Léa ouvrait de grands yeux.

— Et puis, ricana Didier, cela vous gêne?... J'en suis fâché, mais j'ai à vous parler... Je veux vous parler immédiatement... et je vous parlerai !...

— *Vous voulez* ? répéta-t-elle, appuyant sur chaque syllabe.

— Oui ! *je veux.*

D'une involontaire émotion Léa avait passé à la surprise. Cette surprise, maintenant, était de la stupéfaction. Désireuse, pourtant, d'avoir le mot de ce qui, pour elle, était une énigme, elle se laissa, sans résistance, emmener par Didier.

Ils montèrent en voiture.

—Votre adresse? fit, d'un ton impatient, le jeune homme.

— Rue de Provence, 24.

— Rue de Provence, 24, cria Didier au cocher.

*
* *

Le lecteur l'a deviné ; Didier soupçonnait Léa d'être l'auteur d'une ignoble délation ; et, en rencontrant inopinément, sur son passage, celle qu'il considérait comme son ennemie, le mari de Paule de Vandreuil n'avait pas été maître d'un premier mouvement. A défaut d'autre vengeance, n'est-ce pas une joie de pouvoir dire à un infâme : «Masque bas ! Je vous connais ! »

Le trajet de la rue Pigalle à la rue qu'habitait

Léa se fit dans un profond silence. A les voir muets ainsi l'un près de l'autre, évitant avec un soin égal de se regarder, il semblait que, d'un commun accord, nos deux personnages fussent convenus de n'entamer un entretien important que dans un lieu où ils n'auraient pas à redouter d'être dérangés.

Enfin, on toucha au numéro 24 de la rue de Provence. La première, Léa sauta hors du remise et, guidant Didier, le conduisit à son appartement.

Un appartement qui contrastait avec celui de Marion par sa simplicité. Une simplicité élégante, artistique même.

Léa était une singulière fille ; fort singulière, pour le milieu surtout où elle vivait. Elle n'aimait ni le faux luxe, ni les fausses amours. A vingt-cinq ans, elle n'avait eu encore que trois amants... Et chaque fois qu'elle en avait eu un, elle n'en avait point cherché d'autres !

Le dernier,— Albert de Presles — mort en Espagne, avait laissé, par testament, à Léa, une petite fortune qui la rendait à jamais indépendante.

Il y avait une année de cela.

Et, depuis un an, sourde aux offres les plus brillantes, elle refusait de s'engager dans une nouvelle liaison.

Quand on l'interrogeait à ce sujet, elle répondait: « Je me repose ! »

Du pur hébreu pour ces messieurs et pour ces dames, que cette réponse! Jeune, belle, spirituelle... se reposer! Peuh!... On a bien le temps de fermer son cœur quand personne n'y recherche plus l'hospitalité!

* * *

Chemin faisant Didier avait préparé son petit

speech. Certain de son fait, à quoi bon user de circonlocutions, de réticences ? Du premier coup il voulait renverser Léa, palpitante, à ses pieds.

Cependant, en se voyant seul avec la jeune femme, chez elle, dans un petit salon où respiraient le goût, le charme ; en l'entendant lui dire — après l'avoir invité, d'un signe, à s'asseoir,— lui dire, d'une voix qui ne révélait pas la moindre appréhension, d'une voix ferme au contraire, nettement et, en même temps, amicalement accentuée : « Je vous écoute, mon ami; » Didier perdit un peu de son aplomb.

S'il s'était abusé ! si ce n'était pas Léa qui...

Mais non ! Il était impossible qu'il se fût abusé !... C'était elle !

Et, sans plus balancer il commença l'attaque.

— Quel mal vous ai-je donc fait, ma chère, dit-

il, que vous ayez cru devoir m'en punir par le trait le plus déloyal ?

Léa ne broncha point.

— Je ne vous comprends pas, mon ami, répartit-elle.

— Ah ! vous ne me comprenez pas !... Il faut que je vous mette les points sur les *i*? Soit !

« Mlle Paule de Vandreuil a été instruite — par une lettre anonyme, évidemment, — de mes relations avec Marion.

« Oh ! On ne lui a pas épargné non plus les points sur les *i*, à elle, dans cette lettre, où l'on a été jusqu'à mentionner ce déjeûner... auquel vous assistiez... et au dessert duquel j'ai commis la sottise de me laisser entraîner à des confidences... imprudentes, je l'avoue.

— Il est vrai ! Et c'est moi-même alors qui vous ai blâmé de cette imprudence.

— Blâmé ! blâmé ! Mais, du blâme à la trahison, il devait y avoir un abîme.

— La trahison !

— Oui ! la trahison ! N'est-ce donc point trahir, pour satisfaire j'ignore quel ressentiment, que d'écrire à une jeune fille : « N'épousez pas cet homme ! Il ne vous aime pas et il en aime une autre ! En devenant votre mari, son unique but est de s'approprier votre fortune ! » Répondez, Léa, n'est-ce donc pas là la plus abominable et la plus vile action ?

Léa s'était levée, pâle.

Didier triomphait. Elle *comprenait*, enfin. Elle daignait comprendre !

Et, accablée par le remords, elle allait tout confesser !

Mais non, s'approchant de lui, l'œil chargé d'éclairs.

— Ah ! ça ! fit-elle d'une voix sifflante, en posant sur l'épaule du jeune homme une main qui lui parut peser cinq cents, ah ! ça !... est-ce que je rêve ?... Mlle de Vandreuil a reçu, dites-vous, une lettre anonyme qui l'informait de vos relations avec Marion ?

— Oui.

— Et c'est moi que vous accusez d'avoir écrit cette lettre !... Moi ! .. moi !...

*
* *

L'innocence a, pour se défendre, des accents que ne saurait imiter le crime. — La phrase sent peut-être un peu son mélodrame. Et puis ? Le

mélodrame n'est-il pas le roi de l'époque ? Ne va-t-on pas, un de ces matins, dresser une statue à *Rocambole* ? — Léa parlait encore que Didier ne doutait plus ; il s'était fourvoyé !

Cependant, étendant maintenant la main vers le ciel par un geste que lui eût envié une sainte :

— Par Dieu qui m'entend, monsieur, reprit Léa, je vous le jure, je n'ai pas commis cette infâmie.

— Je vous crois... Léa ! s'exclama Didier, je vous crois ! J'étais fou !... Je ne fais que des sottises depuis quelque temps, décidément ! Pardonnez-moi !... Où avais-je la tête ! Evidemment, vous êtes incapable... D'ailleurs, à quel propos... — Mais vos paroles au déjeuner, vous vous rappelez ? Votre présence à l'église le jour de mon mariage !...

— C'est parce que vous m'avez vu, ce jour là, à l'église, que vous supposiez...

— Non ! non ! je vous le répète, j'avais perdu l'esprit ! Tenez, en témoignage de mes regrets, acceptez cette babiole, ma bonne Léa !...

Il avait détaché de sa cravate une fort belle épingle — une perle noire enchâssée dans une griffe d'aigle— qu'il tendait à la jeune femme...

Elle repoussait le bijou, mais, se ravisant :

— Eh bien ! si, fit-elle avec un sourire, j'accepte... non pas en témoignage, mais en souvenir de vos regrets.

* * *

Léa avait repris sa place, sur un siége, en face de son compagnon.

— Maintenant, mon ami, dit-elle, quelle est

cette histoire de lettre anonyme? Vous plait-il de me la conter ?

Didier s'était trop avancé, par le fait, pour se refuser à l'explication qu'on lui demandait.

D'ailleurs, sans se rendre compte de la réaction qui s'opérait en lui, il se sentait, maintenant, porté à une extrême confiance envers Léa.

Il lui raconta tout ce que nous avons raconté nous-même.

Elle l'écouta dans une religieuse attention. Quand il eut achevé, fixant sur lui des yeux qui n'exprimaient plus qu'un sentiment affectueux :

— Pauvre Didier ! dit-elle. Ainsi... depuis huit jours que vous êtes marié...

— C'est comme si je ne l'étais pas.

— Et cela vous chagrine ?

— Me chagrine... Non !... Ce n'est pas absolument du chagrin que j'éprouve... c'est... comment dirai-je ? c'est.... une sorte de colère.... de dépit, de me trouver soumis à une situation... ridicule... plus que ridicule.... humiliante !

— En effet !... Il est fâcheux pour un homme d'être dominé par une jeune fille !...

« Mais.... le lendemain de votre nuit de noces... de votre étrange nuit de noces.... que s'est-il passé ?

— Comment, ce qu'il s'est passé ?

— Oui. Dans quels termes êtes-vous... avec votre femme.... depuis cette nuit ?

— Oh ! dans les meilleurs termes !... et c'est ce qui m'enrage !... Elle m'eût froidement traité qu'il me semble que cela m'eût été moins cruel ! Mais point. En présence de son grand-père.... elle me parle, non pas avec tendresse.... mais as-

sez gracieusement.... assez familièrement même pour qu'il ne puisse s'étonner de rien. Hier, cloué dans son fauteuil par sa goutte, le général exigea que nous allassions sans lui au théâtre. C'était la première fois que je me retrouvais seul avec Paule... j'ai supposé le moment favorable pour hasarder quelques mots tendant à me disculper... à solliciter... un rapprochement... si éloigné qu'il fût ! Paule ne m'a pas permis de poursuivre.

« — Si vous voulez, m'a-t-elle dit, que je reste ce que je suis, ce que je désire être toujours pour vous, une amie, vous ne reviendrez jamais sur un sujet... pénible pour vous comme pour moi ! »

— Et ?...

— Et... j'ai obéi... je me suis tu.

— Ah... — Mais, mon Dieu ! à tout prendre, puisque vous n'aimez pas Mlle de Vandreuil,— car enfin on peut toujours l'appeler *Mademoiselle* de Vandreuil, — peu vous importe sa détermination de n'être toujours que votre amie ?

« Et la preuve en est dans la visite que vous avez rendue aujourd'hui à Marion.

« Votre maîtresse... que vous aimez .. vous consolera des dédains de votre femme... que vous n'aimez pas !... »

Didier hocha la tête.

— Que je n'aime pas ! que je n'aime pas ! répéta-t-il.

— Vous l'aimez ?

— Non !... pas encore !

— Mais vous en êtes bien près ?

— Vous savez ? le fruit défendu...

—Est le plus attrayant ! oui. Eh bien !... à force de patience... de soins... essayez d'ouvrir ce cœur qui vous est fermé !

— J'y ai bien songé, parbleu !... Mais pour me vouer exclusivement à cette tâche... — très longue et très difficile, je le crains, — il faudrait...

— Il faudrait ?

— Rompre tout à fait avec Marion.

— C'est juste ! Et cela vous est impossible ?

— Dame ! vous la connaissez aussi bien que moi, Marion, Léa ? Elle m'adore, cette fille ! Elle me le disait encore tout à l'heure, tenez ; si je la quittais... elle serait capable...

— De se tuer. Vous croyez ?

Léa avait prononcé ces mots sur un ton qui frappa Didier. Il la regarda.

— Vous ne le croyez pas, vous ? dit-il.

— Pardon ! pardon ! répliqua-t-elle, en s'inclinant gravement.

— Et puis... continua-t-il, je suis franc... moi-même j'aurais de la peine... beaucoup de peine... à me séparer d'une fille qui m'a comblé de marques d'affection ! Sans compter... qu'en admettant qu'elle ne prît pas, aussi tragiquement que je le suppose, notre rupture... il serait à redouter pour moi...

— A redouter?...

— Ah !... Il faut bien que ce soit quelqu'un, n'est-ce pas, qui ait tenté de m'empêcher d'épouser Mlle de Vandreuil !... Et puisque ce n'est pas vous... Oh ! puisque je reconnais, le front dans la poussière, que *cette méchante fée, ennemie de ma fortune* ... — vos paroles au déjeuner, vous vous souvenez, qui m'avaient induit en erreur, — puisque je reconnais que la *méchante fée*, ce n'est pas vous... qui cela peut-il être, sinon Marion, elle-même !..

— Marion !... Mais elle se réjouissait avec vous d'une union qui allait vous rendre la richesse !

— Elle s'en réjouissait devant moi... mais en secret, je gage, elle en pleurait, cette pauvre petite !...

Un imperceptible mouvement agita les épaules de Léa.

— Enfin, conclut Didier en se levant, je l'ai voulu !... je me courberai devant le sort que je me suis fait !...

« Je ne serai que l'ami de *Mademoiselle ma femme.*

— Et si, lasse d'amitié, avec vous, mademoiselle votre femme s'avisait un jour de rêver l'amour... avec un autre ?

Les traits de Didier s'assombrirent.

— Ne dites pas cela, Léa, murmura-t-il, j'y ai songé... avant vous... à ce malheur !...

— Et cela ne vous a pas décidé...

— A quoi ?

— A tout entreprendre pour l'éviter ?

— Tout entreprendre ! tout entreprendre !... Mais puisque, de quelque côté que je me tourne, je suis enchainé, que diable voulez-vous que je fasse ?

* *

Cinq heures sonnaient. Au tintement de la pendule Didier bondit.

— Cinq heures ! s'écria-t-il. On dîne à cinq heures et demie à l'hôtel... je me sauve !... Adieu,

Léa !... et silence, n'est-ce pas, le plus complet silence sur cette conversation !

— N'ayez pas peur !

— Adieu !

*
* *

Il y avait quelques minutes déjà que Didier était parti, et Léa était encore à la même place, dans le salon... immobile, pensive.

Soudain, partant d'un violent éclat de rire :

— Et voilà l'homme dont j'aurais voulu être aimée ! s'écria-t-elle. Un niais qui s'imagine que Mlle Marion se tuerait de désespoir s'il la quittait !... Ah ! ah ! ah !

Elle s'arrêta net dans son accès d'hilarité, et d'un ton sérieux :

— Un niais! reprit elle. Pourquoi un niais? parce qu'il croit que sa maitresse l'aime!... Mais je l'eusse bien aimé, moi! Allons!... j'ai tort de le railler!... je dois le plaindre plutôt... le plaindre... et le sauver!...

« Et je le sauverai!

« Mais qui donc a pu instruire Mlle de Vandreuil? Marion!... Ah! ah! Marion qui n'attendait qu'après ce mariage pour redorer à neuf son Tiercelet!... Hermosa? Esther?... Non!... Elles n'avaient rien à gagner à nuire à Didier!...

« Mais qui donc, alors? Qui donc? »

* * *

La porte du salon s'entrebailla, poussée par la domestique de Léa.

— Qu'est-ce ?

— La femme de chambre de madame Marion, Mlle Elisa, qui apporte une lettre de sa maîtresse à Madame.

— C'est bien, faites entrer.

Mademoiselle Elisa entra.

— Ah ! murmura Léa, — comme illuminée par un ressouvenir à la vue de la sournoise petite tête de la soubrette, — ah ! je tiens mon fil !...

IV

CHAINE BRISÉE

IV

CHAINE BRISÉE

Oui, le fruit défendu est et sera toujours le plus attrayant ! — une vérité prouvée même avant le déluge ! — et lorsque ce fruit vous appartient... lorsqu'il semble qu'on n'ait qu'à étendre la main pour le cueillir, tout vermeil, tout parfumé, se sentir invinciblement arrêté par un obstacle visible pour soi seul, quel supplice !...

Didier n'avait jamais si bien compris Tantale que depuis qu'il était marié.

Il avait dit vrai à Léa, pourtant; il n'était pas

encore absolument amoureux de sa femme. L'esprit qui luttait en lui contre le cœur; l'amour-propre contre l'amour. On accepte la colère... on n'accepte pas le dégoût !... Malgré lui, souvent, en regardant Paule, Didier se la rappelait révoltée, tremblante, s'efforçant d'arracher de ses lèvres l'impression d'un baiser maudit... Et quand ce souvenir lui revenait, Didier haïssait presque sa femme ! Mais, en d'autres moments, absorbé par la contemplation de la délicate beauté de la jeune fille, et songeant qu'en dépit de ses droits il ne lui était permis... comme au premier venu... d'admirer cette beauté que de loin, il laissait échapper un soupir...

Léa avait dit vrai aussi, elle; s'il n'était pas encore amoureux, il était bien près de l'être.

*
* *

Il rentra fort mal à son aise, à l'hôtel de Van-

dreuil, ce pauvre Didier, à la suite de sa visite à Marion. Parti bravement... — Eh! puisque sa femme ne voulait pas de lui, pourquoi se fût-il privé de revoir sa maîtresse — qui l'adorait! — il réintégrait le domicile conjugal la mine inquiète, penaude. Un effet de conscience.— « Ah! pensait-il, c'est pour le coup que Paule serait excusable de faire fi de mes baisers! Pouah!... »

En montant l'escalier il se croisa avec Geneviève. — Il exécrait, d'instinct, la vieille Bretonne, la confidente, — la conseillère, peut-être, — de Paule; mais, par politique, il s'en cachait autant que possible.

— Est-ce qu'on est à table, Geneviève? demanda-t-il.

— Non, monsieur; puisque monsieur n'était pas rentré... on a attendu monsieur, c'est tout simple.

« Madame et monsieur le général sont au salon, avec M. Gustave de Boissière.

— Ah !... Est-ce qu'il dîne ici, M. Gustave de Boissière ?

— Oui, monsieur; madame l'a invité.

Madame l'a invité ! Elle invitait ses petits cousins à dîner, Madame !... Pourquoi pas ? Les petits cousins dînent comme tout le monde.

C'était la première fois que M. Gustave se présentait à l'hôtel depuis le mariage de Paule. En attendant le retour du mari, le poëte régalait la femme de plusieurs de ses nouvelles compositions...

Assis près de la cheminée, le général applaudissait de confiance tout en lisant son journal du soir.

Didier fit son entrée comme M. Gustave rou-

coulait — en caressant de ses doigts inspirés les touches du piano :

Non, non, jamais ne vous dirai
Le nom de la femme que j'aime !...
Secret fatal, douleur extrême,
Dont je mourrai !...

L'aspect d'un auditeur nouveau ne troubla point le poëte. L'art est au-dessus de ces vaines émotions ! Elle-même, en apparence livrée au charme de la mélodie, Paule ne parut point s'apercevoir de la présence de Didier.

Mais le général s'en aperçut, lui, et, sans respect pour la mélodie, il s'écria :

— Ah ! Vous voilà, Didier ! Avez-vous dit, en passant, qu'on serve ? Il est l'heure de dîner... et je me meurs de faim !...

Comme M. de Vandreuil prononçait ces mots, Geneviève se montra au seuil du salon ; le dîner était servi.

M. Gustave quitta, à regret, l'instrument, et s'avançant, modeste, vers Didier :

— Je me permettais d'ennuyer un peu ma cousine, cher cousin, pendant que vous n'y étiez pas !

— Comment donc, Monsieur ! Mais je suis persuadé que vous ravissiez ma femme, au contraire.

— En effet, dit Paule ; aussi compté-je bien vous entendre encore après dîner, Gustave !

Gustave ! Elle traitait ce monsieur de « Gustave » tout court !... Didier ne savait pas sa femme en ce commerce de familiarité avec son petit cousin.

On était à table.

— Où diable êtes-vous donc allé aujourd'hui, Didier, qu'on ne vous a pas vu de la journée ? dit M. de Vandreuil.

Didier avala de travers une cuillerée de potage.

— Quelques courses à faire, général... quelques courses... importantes.

— Ah ! ah !...

— Des heures qui ont dû vous paraître bien longues, n'est-ce pas, mon cousin, dit M. Gustave, loin de votre femme bien aimée?

— Certainement, monsieur.

— Ah ! Dieu! Quand je me marierai, moi... et, surtout, si, comme je l'espère, j'épouse une femme de mon choix... — d'abord, pour des millions, je ne contracterais pas un mariage de raison ! — je ne veux pas quitter d'une minute, toute ma vie, ma compagne !

— Cela vous gênera bien souvent, et elle aussi ! dit en riant le général.

— Comment... cela nous gênera !... Et pourquoi ?

— Pourquoi ! pourquoi !... C'est très joli dans les chansons, ces choses-là... mais faut de la tendresse, pas trop n'en faut, mon cher !... Et puis, vous dites que quand vous serez marié vous ne quitterez pas votre femme d'une minute, devant Didier, qui a laissé la sienne seule une partie de la journée, ce n'est pas adroit !...

— Oh ! général, ce n'était point dans une pensée de critique que...

— Oui !...Monsieur s'exprimait en poëte, seulement !... Et tout le monde sait que parole de poëte n'est point parole d'Evangile. J'en ai connu, moi, de ces rêveurs d'amour, qui, une fois en ménage, s'y comportaient... beaucoup plus prosaïquement que le dernier des bourgeois. Le général avait raison !... Sentiments de romances, tout cela ! Autant en emporte la ritournelle !...

« N'êtes-vous pas de mon avis, Paule? »

— Plait-il? Oh! pardon, mon ami... je n'ai pas entendu! Je n'étais pas à la conversation. Vous disiez ?...

— Je disais... que vous ne vous étiez pas extrêment affectée de mon absence aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Non, vraiment! Vous aviez à sortir.., vous êtes sorti!... rien de plus simple!... — Mon cousin, une aile de perdreau?

— Mille grâces, ma cousine. Je mange peu, vous savez, d'habitude.

— Encore une faiblesse des poëtes! fit gaiement M. de Vandreuil. Ils rêvent beaucoup et ils mangent peu... à ce qu'ils disent!...

— A ce qu'ils disent! répéta Didier, qui eût volontiers embrassé le général en remerciement de ses railleries à M. Gustave.

Ce dernier prit une mine presque offensée.

— Mais je vous certifie, mon cousin, s'écria-t-il, s'adresssant particulièrement à Didier, que ce que je dis... je le fais... Et...

— Et personne non plus ici ne met en doute votre sincérité, mon cher Gustave, interrompit Paule. Ces messieurs plaisantent... Comme vous, comme moi, ils sont très convaincus qu'on peut être un rêveur... et un homme de cœur !...

* *
*

Ah ! Paule prenait ouvertement la défense du petit cousin !... En faisant le trictrac du général, Didier ne perdit pas une minute de vue M. Gustave. Et il lui fut d'autant plus facile de se livrer à ses observations qu'il n'eut pas lieu d'être long-

temps retenu par le jeu. M. Gustave s'était réinstallé au piano, en sortant de table.— Sa passion, à ce garçon, que la musique assaisonnée de vers de mirliton ! — Sous prétexte que le bruit des dés et des cornets l'empêchait d'entendre, bientôt Paule réclama de son grand père et de son mari qu'ils abandonnassent leur partie...

Et voilà comme, de huit à onze heures, inclusivement, Didier fut condamné à subir l'audition du répertoire, tout entier, du poëte-compositeur.

Si c'était vengeance instinctive de Paule, à l'égard de Didier, cette vengeance était originale !

Mais si c'était pour son propre agrément que la jeune femme se livrait à une si prodigieuse consommation des œuvres du petit cousin, il y avait sujet d'inquiétude: inquiétude pour son goût, inquiétude pour son cœur.

*
* *

Et lorsqu'il se retira enfin, M. Gustave de Boissière fut officiellement invité par Paule à revenir, le plus souvent possible, faire de la musique avec elle.

C'était la guerre, décidément, que Paule déclarait à Didier!

Et quelle guerre!... assistée de quel allié!... Il était laid, ce petit cousin!... laid, prétentieux, bavard!... toutes les qualités!...

Quelques instants plus tard, en accompagnant sa femme jusqu'à sa chambre, — cérémonie de convention, qu'ils accomplissaient exactement chaque soir, — Didier tenta quelques allusions

au sujet de M. Gustave de Boissière... et de *ses talents*.

Mais Paule demeura insensible à tout essai de discussion.

Elle avait mal à la tête et, par conséquent, besoin de repos.

— Je le crois bien que vous avez la tête malade, après une soirée pareille ! s'écria Didier.

Encore une attaque en pure perte.

— Bonsoir, mon ami ; à demain.

Et la jeune fille de rentrer dans sa chambre tandis que son mari gagnait la sienne.

***

« En vérité, cela me va bien de faire le jaloux! pensait-il, seul.

« Aujourd'hui, surtout!...

« Si Paule a du penchant pour son affreux petit cousin, n'en a-t-elle pas le droit ?

« Mais non, il lui est indifférent... sinon, elle l'eût épousé !

« Quelle sottise dis-je là !... Est-il nécessaire d'aimer qui l'on épouse ? non ! Et je suis une preuve vivante de cette vérité.

« C'est celui ou celle qu'on aime, au contraire, qu'on n'épouse pas !...

« Cependant, quand même elle ne ressentirait pour lui que quelque amitié, dois-je souffrir que mademoiselle ma femme m'oblige à supporter dans mon intérieur ce petit Monsieur Gustave ?...

« *Mon intérieur* !... Il est gai, mon intérieur ! ..

Ah ! si je rompais avec Marion, pourtant... peut-être...

« Oui, mais comment rompre... sans bruit... sans scandale ? »

*
* *

La nuit porte conseil, dit-on. Conseil, pas toujours, mais aide, souvent.

Le lendemain matin, comme il s'habillait, Didier reçut, des mains de son valet de chambre, la lettre suivante :

« Monsieur,

« Bien que, par métier et par principes, je me sois peu souciée, généralement, jusqu'ici, des lois de la morale, il me déplait, néanmoins, de voir tromper, et tromper indignement, un jeune

et honnête homme tel que vous. Voulez-vous vous convaincre que la personne qui vous écrit ces lignes s'intéresse réellement à votre fortune, à votre bonheur? venez, ce soir, rue Pigalle, chez votre maîtresse, Mlle Marion, à minuit. A minuit, vous entendez? pas plus tôt. La clef de la porte du palier, par mes soins *oubliée* dans la serrure, vous permettra de vous introduire à l'intérieur de l'appartement. Inutile de vous recommander certaines précautions toujours sages, en pareil cas, pour arriver à voir... ce qu'il vous importe de voir. Et vous n'aurez même pas besoin de voir, s'il vous déplait; ce que vous entendrez vous suffira, je crois, et amplement.

« Dans quel but cependant vous rendé-je ce que je juge être un éminent service? Ceci vous sera expliqué un jour, et j'espère que, ce jour là, tout en méprisant peut-être l'instrument de votre liberté, vous daignerez pourtant lui témoigner le seul genre de reconnaissance auquel il aspire. A bon entendeur, salut! »

*
* *

La lecture de ce billet produisit sur Didier un effet complexe. Un mélange de joie et de colère ; de doute et de confiance.

Marion le trompait !... Allons donc ! Mensonge !... calomnie !... Une fille qui se fût jetée au feu pour lui !

La vanité froissée qui restait incrédule !...

Mais la raison reprit bientôt le dessus. Eh quoi ! on lui offrait ce qu'il appelait de tous ses vœux, le moyen de secouer une chaîne pesante... et il ne remerciait pas le ciel !... Ah ! si vil que fût l'instrument de sa liberté, le genre de reconnaissance auquel cet instrument aspirait — de l'or

sans doute, — ne lui manquerait pas quand il le réclamerait !

Mais quel pouvait être cet instrument ? Un domestique de Marion, évidemment. Son cocher, sa femme de chambre ou sa cuisinière.

Ah! qui que ce fût, encore une fois, Didier lui paierait sans marchander son salutaire office.

Et, rattachant cet incident à sa conversation de la veille avec Léa, Didier se demandait si cette dernière n'était pas pour quelque chose dans cette nouvelle aventure. Mais non! Léa, l'amie de Marion, n'eût pas plus trahi Marion qu'elle n'avait cherché à lui nuire, à lui Didier; et pourtant, pourquoi avait-elle souri quand il lui avait dit que Marion serait capable de se tuer s'il la quittait? pourquoi s'était-elle écriée, à ce propos, d'un ton railleur : « Vous croyez ? »

Ce qui était certain c'est que Didier avait des ennemis et des amis dans l'ombre.

Et on lui eût dit, à ce moment, que ces ennemis et ces amis se coiffaient d'un seul et même bonnet qu'il eût été bien étonné.

Rempli de cette espérance de pouvoir se consacrer bientôt à sa réhabilitation près de mademoiselle sa femme, Didier se montra toute la journée d'une gaieté folle. La journée était belle ; après déjeuner il proposa une promenade au bois à Paule et à M. de Vandreuil ; et, dans le cours de cette promenade, il déploya une telle bonne humeur que le général, qui n'avait jamais assisté à pareille fête, s'écria, tout d'un coup, s'adressant à sa petite-fille :

— Mais comme il est donc aimable, aujourd'hui, ton mari, ma chère ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Paule ne répondit pas ; mais il sembla à Didier qu'elle rougissait. Etait-ce de plaisir ? lui était-il agréable que son mari fût aimable ?

Mais, en ce cas, elle pouvait donc l'aimer... plus tard ? lui pardonner ?...

*
* *

Nous nous transporterons, si vous le permettez, chez Mlle Marion, un peu avant l'heure assignée, par le billet anonyme, à Didier.

Sans avoir besoin, pour cela, nous, de marcher sur la pointe du pied, nous pénétrerons dans la chambre à coucher où, près d'un bon feu, la *cocotte* et son amant en second, M. Tiercelet, soupent en tête à tête.

C'est Mlle Elisa qui a dressé le souper sur une petite table en laque ; puis elle s'est éloignée, congédiée par sa maîtresse...

Et, en se retirant, la soubrette a jeté un singu-

lier regard aux deux amoureux ; un de ces regards fauves, louches, dont le moins observateur se préoccuperait!

Mais est-ce que ces dames se préoccupent jamais de quoi que ce soit auprès de l'homme aimé !... Près de celui qu'elles n'aiment pas, c'est différent : elles voient et entendent tout.

Il n'était pas beau, M. Tiercelet. Ni beau, ni bien fait ! Mais si amusant, à la scène comme à la ville !... On se l'arrachait, à cette époque, dans le monde galant !

Au demeurant, un personnage de la plus infime espèce, M.Tiercelet; de cette espèce qui tend de jour en jour, — et le ciel en soit loué ! — à disparaître du théâtre, après y avoir longtemps pullulé; un de ces drôles qui, se modelant sur les malheureuses même qu'ils exploitent, n'ont pas honte de faire le plus ignoble trafic de leur amour. M. Tiercelet gagnait environ trois mille francs par an comme second comique, à l'Ambigu... et, grâce à l'élas-

ticité de ses principes, avec ses deux cent cinquante francs par mois, il trouvait moyen de dîner tous les jours chez Brébant, de porter des chemises de batiste, d'avoir un très confortable logis rue d'Hauteville et, mieux que cela —assurait-on — de posséder de bonnes et rondelettes petites rentes. Fi!... manger de la brioche payée par une maîtresse, c'est déjà bien misérable, mais mettre de côté des morceaux de cette brioche pour l'avenir!... Cela passe les limites de l'ignoble!

Enfin M. Tiercelet était ainsi, n'est-ce pas? Et on l'adorait ainsi !... Oui, on l'adorait!... Une loi fatale, peut-être, qui veut que ce qui est en bas ne tende pas à monter mais à s'abaisser encore.

*
* *

Tout en puisant et en repuisant dans une ter-

rine de Nérac, M. Tiercelet vidait une bouteille de volnay. — M. Tiercelet ne buvait que du vin de Bourgogne.

Après les foies gras truffés il passa au fromage, puis aux *chatteries*, comme il disait. — M. Tiercelet raffolait des *chatteries :* les crêmes, les compotes, les confitures.

Repu, enfin, et tandis que Marion lui versait d'un excellent café :

— Et des cigares... je ne vois pas de cigares ! s'écria-t-il, déjà anxieux.

— Attends ! fit Marion, souriante.

Elle alla à un petit coffre en palissandre qu'elle ouvrit et apporta à son amant. Dans ce coffre se prélassaient une demi-douzaine de paquets de *londrès* dorés, bien secs, bien à point.

— Tiens ! Tiens ! fit M. Tiercelet, je ne te connaissais pas cette boîte ! C'est pour moi, ça ?

— Non ; c'est pour *lui*. Quand *il* oublie chez lui son porte-cigares, *il* est comme un crin... J'ai acheté la boite chez Tahan... les cigares au Grand-Hôtel...

— Et tu me fais la gràcieuseté de m'en donner l'étrenne? C'est gentil, cela !...

M. Tiercelet avait allumé son havane; un nuage parfumé se répandit dans la chambre.

— Alors, reprit-il, après un silence employé à déguster une gorgée de café, tu *l*'as vu hier ?

— Oui.

— Et est-*il* content de son mariage ?

— Oh ! s'*il* est content... je m'en moque, pourvu que je le sois, contente, moi !

— Sans doute, mais... je voulais dire : *le* voilà redevenu riche ?...

— Plus riche qu'auparavant !...

—Y a-t-il de ces gandins qui ont de la chance !...

— Tu trouves que c'est de la chance d'épouser une femme qu'on n'aime pas?...

— Eh ! il n'est pas question de la femme... mais de la dot... des espérances ! N'est-ce pas la petite-fille du général de Vandreuil qu'*il* a épousée?

— Oui.

— Eh bien ! le général n'en a pas pour longtemps à raconter la retraite de Russie... c'est un vieux de la vieille, pas vrai? Un vieux orné de la goutte... comme dans *le Gamin de Paris*... au premier jour il cassera sa canne, et ses millions passeront à son gendre !..

« Est-ce que tu la connais, sa femme ? »

— La femme à qui ?

— Eh! à M. des Prats, parbleu! Es-tu bête?

— Non, je ne la connais pas!

— On m'a dit qu'elle n'était pas trop déchirée!

— Quand elle serait jolie, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse!...

— Eh!... s'*il* s'avisait de la regarder, un de ces matins, pourtant!

— Eh bien! *il* la regarderait! Et puis, tu ne vas pas m'assommer avec M. des Prats... sa femme, et son général de beau-père, hein!... Assez!... je me couche, moi.

— As-tu dit à Elisa de nous réveiller demain à neuf heures?

— A neuf heures? Pourquoi? Tu as répétitions?...

— Du tout, mais...

—Mais pas de danger, maintenant, d'ètrepincés! N'aie pas peur. Tu conçois que maintenant qu'*il* est marié *il* ne viendra jamais, de grand matin, ici!

— C'est juste !... *Il* a un fil à la patte maintenant!...Eh! eh!... Et je ne m'en plains pas!... j'ai toujours exécré d'être forcé de me lever de bonne heure!...

—Cependant cela nous est arrivé deux ou trois fois à Villeneuve-Saint-Georges !..

—Ah! mais, à Villeneuve-Saint-Georges, je me levais avec l'aurore pour m'amuser... pour pêcher !...

—Oui, et ça ne m'amusait guère, moi, ta pêche!... Merci!... Quand nous irons à la campagne j'aurai soin de m'enquérir s'il s'y trouve une rivière... pour filer d'un autre côté.

— Avec cela que tu n'étais pas enchantée de manger de mes fritures !

— Peuh!... *ses* fritures !... cinq à six méchants poissons blancs !... si nous n'avions compté que là dessus pour dîner !... Oh ! Bibi, tu ouvriras la fenêtre tout à l'heure... il y a une fumée !... Comment... tu as entamé un second cigare !...

— Puisque nous avons le temps de dormir, rien ne me presse!...

— Qu'il est grâcieux !... Tu ne viens donc ici que pour dormir ?

— Je viens pour vous aimer, d'abord, madame !

— Eh bien, si tu m'aimes... laisse ton cigare, je t'en prie... et ouvre la fenêtre ! Vrai, il y a de quoi être asphyxiés !...

— On vous obéit, mádame.

— Et range la table, que je voie le feu...

— Vous verrez le feu... tous les feux, madame !

— Oh ! une fière vue !...

— Qu'est-ce que c'est ? Nous blaguons Bibi !...

*
* *

Bibi s'était résigné à abandonner son second cigare ; il mettait, à présent, de l'ordre, dans la chambre, plaçant à l'écart la table du souper, reculant les fauteuils, relevant la cafetière demeurée près de l'âtre...

Un garçon attentionné que M. Tiercelet !... Du lit, dans lequel elle reposait, Marion présidait à tous ces soins.

M. Tiercelet n'avait plus qu'à ouvrir la croisée quelques minutes pour renouveler et purifier l'atmosphère...

— Allons ! dépêche-toi donc ! cria Marion. Il est minuit et demi.

— Après !... puisque nous pouvons dormir tant qu'il nous plaira !...

— Oh ! qu'il est stupide, cet homme, avec son sommeil !

— Eh ! ma chère... il ne faut pas en médire !... Le grand réparateur, le sommeil !... Souviens-toi toujours de cet axiome, Mariette... tant qu'on dort bien, on se porte bien !...

— A ce compte les marmottes ne doivent jamais être indisposées !...

— Je ne dis pas non ! Eh ! eh !...Il faudra que je consulte uu savant pour savoir quel âge les

marmottes atteignent. Là !... la fenêtre a-t-elle été assez longtemps ouverte ? Y.a-t-il eu assez d'air ?

— Oui, oui, ferme! ferme ! trop d'air ! on gèle !...

— Ah ! Et moi qui n'ai pas pris mon verre de chartreuse après mon café!... Eh !... mais je ne la vois pas, la chartreuse, sur la table !...

— Elisa l'aura oubliée! Tu ne peux pas t'en priver, pour une fois ?

— Jamais ! Tu sais! l'ami de l'homme, comme le lézard, la chartreuse !... A souper, surtout !... ça fait couler. — Où est le flacon ?

— Dans une armoire de la salle à manger...

— Bon!...

— Et tu prendras deux petits verres... j'en boi-

rais bien aussi une larme, au fait, moi, de chartreuse !

— Tu vois ! tu me grondais et... Oh ! les femmes ! les femmes !...

*
* *

Un flambeau d'une main, M. Tiercelet, tout en se donnant un coup d'œil dans une glace, — il se mirait volontiers, ce garçon ! — se disposait à s'en aller quérir la précieuse liqueur nécessaire à sa digestion...

Mais, comme ses doigts effleuraient le bouton de la porte de la chambre à coucher, voilà que le susdit bouton, tourné extérieurement, s'agita...

Et que la susdite porte s'ouvrit toute grande !...

Et que, devant l'amant *en second*, se dresse l'amant *en premier* !...

M. Tiercelet fit un bond en arrière en poussant un cri de surprise...

Mlle Marion fit un bond dans son lit en poussant un cri d'épouvante.

Cependant, Didier, un peu pâle,— on n'acquiert pas impunément la preuve qu'on a été dupe,— mais calme, entra dans la chambre à coucher, et, du doigt, indiquant la pièce qu'il quittait à M. Tiercelet :

— Si vous voulez prendre la peine d'attendre deux minutes au salon, monsieur, fit-il, je n'ai qu'un mot à dire à Mlle Marion.

— Monsieur !...

— Allez donc ! allez donc !... je vous le répète, dans deux minutes, je vous céderai la place.

Ma foi ! puisque ce Monsieur prenait si doucement l'aventure, le plus simple était de lui obéir.

M. Tiercelet s'inclina et passa au salon.

Didier marcha droit au lit.

— Mon ami, balbutia Marion, mon ami... je vous expliquerai !... M. Tiercelet...

D'un signe, Didier interrompit la courtisane.

— Pas de mensonge ! dit-il. Je sais tout. — Il y a une demi-heure que je suis là, derrière cette porte.

« Ne perdons donc point notre temps en discours inutiles. Je vous dis adieu, Marion... adieu pour toujours... Mais comme il me serait pénible... — même en vous quittant, par votre faute, — de vous savoir malheureuse... tenez... il y a vingt mille francs dans ce portefeuille... »

Arrivé à ces mots, Didier avait baissé la voix :

— Et je vous engage, continua-t-il sur le même ton, à les serrer tout de suite. Il n'est pas prudent de montrer... à certaines personnes... qu'on a une si forte somme chez soi !...

« Un conseil, un simple conseil, du reste, ceci.

« Bonne nuit et adieu, Marion. »

Et Didier s'en fut.

Il s'en fut sans que Marion fît un mouvement pour le retenir. A quoi bon tenter l'impossible ? Elle pleurait... elle pleurait à chaudes larmes !... Tout ce qu'il lui était humainement... et intelligemment permis...

Des larmes, ça dit tout... et ça ne dit rien.

V

AMOUR



V.

AMOUR

De même que le papillon, dégagé de sa chrysalide, s'élance fier et joyeux dans l'espace, de même, délivré du fardeau d'une liaison indigne, Didier rentra joyeux et fier au domicile conjugal.

Il se fût écouté qu'il eût couru, le même soir, réveiller sa femme pour lui dire: « Je suis libre, maintenant ! »

Mais dire qu'on est libre « maintenant » c'est avouer qu'on ne l'était pas tout à l'heure !... Non !...

Il y avait mieux et plus à faire pour mériter d'être pardonné par Paule !

Et, dès cette nuit, Didier se traça un plan de conduite à cet effet.

Car, à présent qu'il ne croyait plus à l'amour de sa maîtresse, Didier croyait au pardon... — à l'amour dans l'avenir — de sa femme. La conséquence d'une action honnête : satisfait de soi on a espoir dans les autres.

Le lendemain, sur son ordre, une douzaine d'ouvriers convertissaient en un atelier deux vastes pièces sises à l'un des étages supérieurs de l'hôtel.

Au bruit retentissant des marteaux, le général ouvrit de grandes oreilles et manda près de lui son gendre.

— Que faites-vous donc là-haut, cher ami ?

— Un atelier, général.

— Un atelier !

— Oui. Je me suis occupé de peinture, autrefois... je m'y remets. — A moins qu'il ne vous déplaise, pourtant ?

— Mais non, cela ne me déplait pas ! Loin de là, j'irai fumer mon cigare près de vous en vous regardant travailler. — Ah ! vous êtes peintre !

— Oh ! peintre amateur... tout ce qu'il y a de plus amateur !... Mais j'avais des dispositions, assurait-on... je tâcherai de les développer !... C'est si bête de ne rien faire, du matin au soir; de n'être bon à rien !...

— Assurément !... Mais cela vous est venu bien vite, cette idée, de vous remettre à peindre?

— Comme toutes les bonnes idées, général.

— Paule aussi dessinait, jadis.

— Elle dessinera encore.

— Et quel genre peignez-vous, Didier ?

— Le paysage.

— Ah ! ah ! le paysage... mais c'est charmant, le paysage, et, cet été, à Chevreuse, votre pinceau ne manquera pas de sujets !

« Tiens ! Tiens !... vous êtes peintre !... Tiens ! tiens !... »

*
* *

La vérité est que, sous excuse de peinture, Didier avait à se reprocher quelques essais, remontant au moins à dix ans, auxquels le rapin le plus

endurci eût refusé — contre leur pesant d'or — sa signature. Mais là n'était point la question. Au fond, Didier s'inquiétait peu de marcher sur les traces de Dupré ou de Rousseau. L'art, pour lui, n'était qu'un prétexte. Ce qu'il voulait c'était mettre à exécution le projet suivant : ne plus sortir désormais, — fût-ce pour une minute ! — sans sa femme ; par conséquent ne plus la quitter, et, ne la quittant plus, lui témoigner ainsi son détachement entier et complet de toute relation coupable.

Cousu de bonnes intentions, n'est-ce pas, ce projet ? Par malheur, il ne parut d'abord toucher que médiocrement Paule. Elle ne ressentait, assurait-elle, nul besoin de se remettre au dessin ; et puis l'odeur de la couleur, du vernis, l'incommodait. Tandis que, dans son atelier, — où le général lui rendait souvent visite... faible compensation !... — Didier brossait une copie de Corot — et quelle copie !... — Paule, au salon, se livrait à l'étude de la musique. Chaque matin, en

faisant sa palette, Didier, étouffant un soupir, murmurait : « *Elle* montera peut-être, aujourd'hui ! » Vain espoir ! La journée s'écoulait et Paule ne montait pas !...

Pauvre Didier !... Enfin, ce qu'on ne pouvait lui retirer, c'était son assiduité au logis ! Ce qu'il prouvait depuis quinze jours — il y avait déjà quinze jours qu'il peignait — c'est que rien... *rien* ne l'appelait plus au dehors...

Et, dans ses longues heures de peinture forcée, envisageant la manière peu encourageante dont Paule récompensait ses efforts pour l'amener à lui, il se disait : « *Elle* en fait trop pour être sincère ! c'est une épreuve ! persistons !... »

Et il persistait ; et il avait raison, comme on verra.

*
* *

L'amour heureux affolle; l'amour malheureux élucide.

Et cela s'explique; l'esprit toujours tendu vers un seul point, on finit par discerner tout ce qui converge vers ce point.

M. Gustave de Boissière — le petit cousin — reparut, un soir, à l'hôtel de Vandreuil.

Et, en se voyant menacé d'entendre encore chanter :

> Non, non, jamais ne vous dirai
> Le nom de la femme que j'aime,
> Secret fatal ! douleur extrême !
> Dont je mourrai!...

le premier mouvement de Didier fut une grimace.

Mais comme il laissait sa lèvre se crisper, ses sourcils s'abaisser, il s'aperçut que, d'un coin du salon, Paule l'observait...

Et, tout aussitôt, commandant à sa physionomie, il convertit sa grimace en un sourire ; de rogue il devint grâcieux.

Encore une épreuve, il le devinait ! Paule n'avait pas le moindre penchant pour le jeune poëte, mais il lui plaisait qu'il fût bien reçu !...

Pendant toute la soirée Didier s'occupa du petit cousin, ingurgitant quand même *ses produits*, lui en redemandant encore lorsqu'il n'y en avait plus !...

Et cela de si bonne grâce qu'après le départ de M. Gustave de Boissière, le général ne put s'empêcher de crier à son gendre :

— Ah ! ça, vous aussi, Didier, vous voilà ensorcelé par ce petit troubadour !... Il n'est pas possible, vous vous êtes moqué de lui, avec vos compliments !...

Paule guettait la réponse de son mari.

— Mon Dieu, repartit-il, sans doute, ce jeune homme n'est ni un Rossini, ni un Lamartine... mais il est si enchanté qu'on l'écoute... et qu'on l'applaudisse !... une fois par hasard, pourquoi lui refuser cette innocente satisfaction ?...

Le général haussa les épaules.

— C'est ainsi qu'on encourage le crime ! fit-il.

— Non, dit Paule, c'est ainsi qu'on est bon et aimable à peu de frais !...

Ce soir-là, en la reconduisant, suivant sa coutume, à sa chambre, il sembla à Didier que Ma

demoiselle sa femme s'appuyait plus que d'ordinaire sur son bras...

Elle lui donnait la main, habituellement aussi, en lui disant : « Bonsoir, mon ami. »

Ce soir là, Didier osa porter cette main à ses lèvres...

Et l'on ne parut pas se formaliser de ce baiser.

Il y avait progrès ! Oh ! il y avait progrès !. .

*
* *

Le lendemain, dans la journée, comme Didier travaillait à son atelier, Geneviève lui monta un journal.

Nous avons dit que la vieille Bretonne n'était point sympathique à Didier ; mais il s'était juré de brûler ce qu'il avait adoré et d'adorer ce qu'il avait brûlé; l'aspect de la bonne femme loin de lui déplaire l'inspira.

Elle se retirait après avoir déposé le journal sur un meuble.

— Geneviève ? fit-il.

Elle se retourna.

— Monsieur ?

— Vous a-t-on fait quelquefois votre portrait ?

— Quelquefois ; non, monsieur... une fois... et c'est bien assez ! Quand on n'est pas belle, c'est bien de l'argent et du temps perdus de se faire tirer sa figure. Il y a cinq ans de cela, Vincent, le

valet de chambre de monsieur le général, m'a conduite chez un photographe...

— Ah ! c'est en photographie que... Eh bien ! si vous voulez... je vous ferai votre portrait en peinture, moi !

— Oh ! oh !... monsieur plaisante.

— Du tout !... Cela me reposera du paysage !... Et puis, comme étude... avec votre grand bonnet... cela m'amusera.

— Ah ! si c'est pour amuser Monsieur !

— Pour m'amuser et me servir, Geneviève. Allons !... commençons-nous tout de suite ?

— Tout de suite, comme ça !... c'est que j'ai de l'ouvrage en bas !

— Vous reprendrez votre ouvrage plus tard!

oh ! je ne vous tiendrai jamais qu'une heure par séance, je vous le promets.

— Eh bien ! soit, monsieur ! commençons !

*
* *

Le général arriva comme l'artiste jetait son esquisse, au fusain, sur la toile.

— Bah ! s'exclama-t-il, le portrait aussi !

— Le modèle sera indulgent... j'en profite ! répliqua Didier.

M. de Vandreuil examina le croquis.

— Mais c'est que ça vient déjà ! reprit-il.

— Vrai ? ça vient, monsieur ? dit Geneviève.

— Oui, oui !... très-bien !... Oh ! ce sera très ressemblant, je le parierais !

« Et, est-ce que Paule sait...

— Non.

— Il ne faut rien lui dire alors, vous entendez, Didier ? Tu entends, Geneviève ? Une surprise pour elle.

Une surprise... ce n'était point l'affaire de Didier, qui avait compté, au contraire, que la curiosité de voir peindre sa vieille domestique amènerait Paule à l'atelier; mais Geneviève acclamait la proposition du général ; force fut à l'infortuné peintre de s'y soumettre.....

En revanche, il se promit bien de ne pas faire attendre longtemps la susdite surprise à Mademoiselle sa femme ! Tudieu !... de quelle besogne s'était-il chargé là !.... Seul — le plus souvent — une heure, chaque jour, pour une quinzaine au

moins, avec la vieille Bretonne!... Ah! c'était dur!...

Eh bien! non! ce ne fut pas dur! Pendant les deux ou trois premières séances, si. Immobile devant Didier, immobile et muette, Geneviève lui rappelait assez ces mannequins costumés en usage dans les ateliers. Vainement il lui répétait qu'elle pouvait causer.... que loin de nuire à la confection de son image cela y aiderait, Geneviève s'obstinait à ne pas desserrer les dents.

Et dans cette obstination Didier vit le résultat d'un mot d'ordre donné. Geneviève avait tout révélé à sa maîtresse, et, craignant qu'elle ne bavardât trop, celle-ci lui avait enjoint de ne pas bavarder du tout.

Mais il y a bavardage et bavardage, comme il y a fagots et fagots, et c'était à Didier de montrer à sa femme et à sa confidente qu'elles s'alarmaient à tort et qu'il ne désirait entendre que ce qu'on voudrait bien lui dire.

Un jour, à propos de je ne sais quoi, Didier demanda à Geneviève depuis combien d'années elle était au service de M. de Vandreuil.

— Depuis quarante-quatre ans, monsieur.

— Quarante-quatre ans!... Et quel âge avait Paule quand son père et sa mère sont morts ?

— Trois ans.

— Trois ans ! Pauvre petite !... Et c'est vous que le général chargea du soin de l'élever ?

— Oui, monsieur... oui, c'est moi ! Et depuis ce moment je ne la quittai pas d'une minute ! Elle était si frêle, si délicate !...

— Ah ! Elle était délicate ?

— Oh ! Monsieur, mais les médecins ne croyaient pas que nous la garderions ?

— Et on l'a gardée, cependant... grâce à vous !...

— Oh ! grâce à moi ! grâce à moi! Je n'ai fait

que mon devoir en la soignant bien !... Elle était si gentille ! si bonne !... Car elle n'a jamais ressemblé aux autres enfants... elle !... Elle n'a jamais crié... non, Monsieur, elle n'a jamais été emportée, volontaire !...

— Parce qu'elle se sentait aimée par vous et qu'elle vous aimait !...

— Et je ne la gâtais pas cependant, monsieur... Non !... Tenez, un matin, je me rappelle... — elle avait six ans, alors; et avait-elle six ans ? tout au plus ! — Mademoiselle ne voulait pas manger son potage... un excellent potage gras que je lui faisais moi-même... au pain, aux pâtes... je variais, vous concevez ? Ça l'eût dégoutée, cette petite, de manger tous les matins la même chose. Bref, elle n'en voulait donc pas de son potage, ce jour-là. Un caprice ! J'avais eu beau la supplier, la gronder... c'était comme si j'eusse chanté ! De guerre lasse, je lui dis : « Mademoiselle, puisque vous refusez la nourriture que je vous prépare... c'est donc

que vous trouvez que je la prépare mal... et puisque vous trouvez que je ne fais pas bien vos potages, j'aurais donc tort de continuer à vous en faire. Désormais la cuisinière se chargera de vos déjeuners, et moi je ne m'occuperai plus de vous que pour vous lever et vous coucher. Voilà ! »

« Ah ! Monsieur, je n'avais pas achevé que ma chère demoiselle me criait en me sautant au cou : « Non, non ! Nini... » — elle m'appelait Nini... un petit nom... — « je veux que tu me fasses toujours ma soupe !... toi ! toi !... Il n'y a que toi qui la fait bonne !... »

« Et elle la mangea tout de suite, sa soupe ! Tout de suite... c'est-à-dire après que je l'eus fait réchauffer un brin !... Pendant que nous nous disputions, il s'était réfroidi, ce potage ! Ça n'était plus bon.

« Mais, c'est égal, vous voyez, je ne l'ai jamais plus gâtée que ça, mademoiselle !... Oh ! Il faut les tenir, les enfants !... »

*
* *

Didier avait trouvé le joint; une fois sur le chapitre des faits et gestes de *sa demoiselle*, Geneviève ne tarissait pas ; chaque jour c'était un nouvel épisode de l'histoire de l'enfance de Paule qu'elle lui contait; un détail sur son caractère, sur ses habitudes, qu'elle lui révélait ; et Didier écoutait avec un plaisir nouveau, chaque jour, le babil de la vieille femme. Rien n'est indifférent de ce qui concerne les gens qu'on aime !... Et Didier commençait à aimer, mais à aimer beaucoup, mademoiselle sa femme !...

A l'aimer d'autant plus, peut-être, qu'elle paraissait s'en soucier d'autant moins !...

*
* *

Enfin le portrait de Geneviève était terminé. Une atroce croûte, comme peinture !... Mais comme ressemblance, un bijou ! Affreux, de ressemblance, ce portrait !... Hasard, talent, qu'était-ce ? nous l'ignorons ! toujours est-il que, le dernier coup de *fion* donné à l'œuvre, le général n'eut pas de cesse que Paule ne fût venue la voir. Elle était à son piano comme d'ordinaire.

— Tu pianoteras plus tard, Paulette, dit-il, pour le moment il s'agit de monter à l'atelier de ton mari !...

Et, tout en passant sous le sien le bras de sa petite fille, le vieillard poursuivit, doucement grondeur.

— Sais-tu que tu ne te comportes pas bien avec ton mari, Paulette ?

— Pourquoi donc, grand papa ?

— Pourquoi ! pourquoi !... tu me comprends, vilaine ! L'odeur de la couleur qui t'incommode !... peuh !... Didier s'habitue bien à ton roucouleur de romances, lui, quand tu t'habituerais... au prix d'un peu de mal de tête... à sa peinture !... Je ne suis pas content de toi, Paulette !

— Grand père !

— Non, je ne suis pas content !... il est plus aimable que jamais, avec toi, ton mari... rangé, sage comme une image !... ne bougeant point de son chevalet, le jour... de tes jupons, le soir ! Et on dirait que tu fais exprès, toi, de lui tourner le dos !...

— Grand père !...

— Allons ! allons ! je ne suis pas aveugle ! Un nuage qui s'est élevé entre vous, peut-être !... il faut se dépêcher de dissiper cela !... Saprelotte !... avant de partir pour le grand voyage, ça m'irait, à moi, d'avoir encore une petite Paulette... une seconde édition de ma petite Paulette... à faire sauter sur mes genoux !...

— Grand père !...

— Hein ! Qu'as-tu donc ?... Voyez-vous madame qui rougit comme une fillette parce qu'on lui parle de...

— Je vous en prie !...

— Là, là !... on se tait ! ne gronde pas ! Mais si tu veux que je ne me fâche pas non plus, souviens-toi !...

— Je me souviendrai, grand père, je vous le promets.

*
* *

Causant ainsi, Paule et le général étaient arrivés à l'atelier, au milieu duquel se dressait le portrait de Geneviève...

Dans un coin se tenait l'artiste...

Dans un autre coin le modèle...

Tout émue, encore, de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son aïeul, Paule regardait, en silence, l'image de la vieille Bretonne...

— Eh bien ? fit le général, c'est tout ce que tu dis, Paulette ? Tu ne reconnais pas...

— Pardon ! pardon !... Mes compliments, Didier ; très ressemblant !

— Pas vrai, madame, que c'est fièrement bien ! s'écria Geneviève.

— Oh ! bien !... Il y a de grands défauts sans doute ! dit modestement Didier ; mais c'est un début, vous le remarquerez, Paule ?...

— Un début qui me donne le désir de mettre, pour mon compte, à contribution, votre talent, mon ami.

— Il serait possible !... Vous consentiriez !... Mais... si l'odeur de la peinture...

— On s'habitue à tout... n'est-ce pas, grand-père ?

Paule souriait railleusement en prononçant ces mots.

Ce sourire rendit Didier pensif.

*
* *

Ils étaient seuls, dans l'atelier.

— Cependant, dit-il, si ce n'était que pour faire plaisir à M. de Vandreuil, ma chère Paule, que vous ayez résolu de disposer en ma faveur de quelques heures de votre temps...

Elle le regarda dans les yeux.

— Vous me dispenseriez de ce sacrifice ? conclut-elle.

Il pâlit.

— Evidemment, s'il y a... sacrifice de votre part, reprit-il, je serai heureux de vous en dispenser.

« Mais, j'y songe !... Oui, je comprends !... M. de Vandreuil vous a reproché peut-être... et vous vous imaginez que ces reproches émanent d'une plainte secrète de moi !..

« Vous vous trompez, Paule, je n'ai pas le droit de me plaindre de vous. Sur mon honneur, quoi que vous ait dit M. de Vandreuil, je n'y suis donc pour rien !...

« D'ailleurs... vous ne me faites pas l'injure de croire que j'aie pris au sérieux les éloges dont vous et votre grand-père avez eu la politesse de saluer *mon talent* ! Je n'ai pas ombre de talent, je le sais... et, m'en jugeant indigne, je récuse la tâche dont votre complaisance daignait me charger !

« C'est assez d'une victime de mon pinceau, c'est trop peut-être. Je ne recommencerai pas ! »

Didier affectait un ton léger. Mais sa voix, qui

tremblait, démentait son apparente insouciance.

Paule lui tendit la main ; ses soupçons — si elle en avait eu — n'existaient plus.

— J'ai dit que je voulais que vous me fissiez mon portrait, je le veux toujours !... fit-elle.

— Comment !

— Et, avant tout, je vous prie d'être bien persuadé, monsieur, que je ne considère point comme un sacrifice les heures que j'accorderai à votre talent!... Oui, votre talent!... Il faut en prendre votre parti... vous n'êtes pas un maître sans doute... mais vous faites ressemblant, ce qui est un mérite ! Et vous ferez mon portrait, parce que je le veux, je vous le répète... — parce que je vous en prie !...

Ivre de joie, Didier couvrait de baisers la main de sa femme...

Elle tréssaillit, comme rappelée à elle-même, tout d'un coup, par l'ardeur de ces caresses, et, retirant vivement sa main, elle s'enfuit.

*
* *

Oh ! non, Didier n'était point un maître, et il le regrettait à cette heure du plus profond de son âme, allez !

Avoir à retracer la tête la plus ravissante !... Une tête toute remplie de finesse, de grâce, d'esprit! — Une tête qu'on adore, par-dessus tout cela ! — Et être contraint de s'avouer son impuissance à rendre cet esprit, cette grâce, cette finesse !... Sentir qu'on a devant soi le sujet d'un chef d'œuvre et être forcé de n'exécuter qu'une manière de pastiche, pâle, terne, sans relief, sans éclat !...

Vingt fois, désespéré, il effaça son ouvrage !

Vingt fois, il fut sur le point de l'abandonner !..

Mais la vingt-et-unième fois, Paule se fâcha... — tout doucement.

— C'est trop d'amour-propre ! dit-elle. Vous n'aviez pas toutes ces susceptibilités avec Geneviève... traitez-moi comme elle !

— Oh !...

— Il n'y a pas de : « oh ! » D'abord, si vous effacez encore votre esquisse, je ne pose plus !...

Didier se le tint pour dit.

Et l'amour eut-il pitié de l'inhabile artiste ? guida-t-il son pinceau ? Ce qu'il y a de certain c'est que le portrait de Paule vint, et très bien, ma foi ! non seulement comme ressemblance, mais aussi comme couleur, comme dessin.

Le général parlait de l'envoyer à l'exposition !

Geneviève se pâmait devant !

*
* *

Paule donnait tous les jours une séance de deux heures à son mari.

Et lui, peignant, elle, posant, on causait...

On causait comme une paire d'amis.

D'amis !... oh ! jamais un mot d'amour qui montrât le bout d'une de ses syllabes dans ces entretiens !

Un curieux qui eût collé son oreille à la porte de l'atelier eût supposé qu'il y avait là un frère et une sœur.

Ce n'était point que Didier ne brûlât d'envie d'amener les choses sur un pied plus tendre ! mais quand son cœur l'y entraînait, quand la

passion lui disait : « Va ! » la raison lui disait : « Arrête. »

Et il s'arrêtait.

Condamné, en expiation de ses fautes, au supplice du purgatoire, il sentait, d'instinct, que l'heure n'avait pas encore sonné, pour lui, de réclamer les délices du paradis.

*
* *

L'espace d'une minute, pourtant, un jour, il crut toucher au terme de son martyre.

Un jour de novembre. La bise soufflait au dehors; engourdie par la douce chaleur qui régnait dans l'atelier, bercée par les pétillements de l'âtre, Paule, un peu souffrante, ce jour là, s'était lais-

sée aller, les yeux fermés, au fond de son fauteuil...

De peur de troubler le repos de mademoiselle sa femme, — un excès de sollicitude, car les coups de la brosse sur la toile ne font pas, que nous sachions, grand bruit, — Didier avait cessé de travailler...

Et, immobile, il contemplait la jeune fille... oh ! il la contemplait, comme il ne lui avait pas encore été permis, jusque-là, de le faire : en toute liberté d'admiration. Détaillant une à une toutes ses beautés... visibles... et, du connu, passant à l'inconnu, entrevoyant presque, de l'âme, ce qu'il ne pouvait distinguer du regard.

Une contemplation dangereuse, surtout pour un mari... si peu mari !

Didier entendait son cœur battre. Fût-ce pour s'assurer que le cœur de sa femme battait aussi,

mais voilà qu'usant de mille précautions il se leva et s'approcha d'elle!...

Elle dormait!... Elle n'avait pas bougé!... Elle ne bougeait pas! Un baiser, un seul, cueilli sur ces lèvres demi-closes... était-ce un crime?

Il se pencha...— Elle souriait!... Elle souriait! Peut-être ne dormait-elle pas!... — Il se pencha encore...

Mais soudain elle détourna la tête. Oh! par un mouvement purement machinal... parce que sa tête était mal posée, voilà tout!

Cependant, reculant effrayé, Didier alla heurter un tabouret qui se renversa.

Paule entr'ouvrit les yeux.

— Pardon, mon ami, dit-elle, je suis bien impolie, n'est-ce pas?... Mais c'est malgré moi...

— Dormez, dormez, pourquoi vous gêner ? repartit-il d'une voix affectueuse.

Et mentalement il ajouta :

— Non, je n'abuserai pas de sa confiance!... Ce baiser serait un vol, dont elle aurait horreur peut-être... comme du premier !

« Je dois attendre encore... j'attendrai ! »

VI

LA DEMOISELLE AUX MILLIONS

VI

LA DEMOISELLE AUX MILLIONS

Terminé vers la fin de janvier, et placé dans un suberbe cadre sculpté, au salon, le portrait de Paule fut l'objet de l'enthousiasme universel, à l'hôtel de Vandreuil.

On n'en revenait pas. Quoi ! M. Didier des Prats était un si grand artiste !...

Mais c'était un meurtre à lui d'avoir si longtemps enfoui la lumière sous le boisseau !...

— Hein! disait M. de Vandreuil à M. des Prats père, vous ne saviez pas un pareil talent à votre fils ?

— Ma foi, non! répondait l'ex-procureur impérial, — le plus étonné, certes, de tous ; — et je gagerais que Didier, lui-même, n'en avait pas conscience!

— Une révélation, mon cher!... C'est Paulette qui a inspiré Didier. Il s'était essayé avec Geneviève, il s'est complété avec sa femme.

« Vienne un chérubin en maillot *à portraiter*, que le mari se double du père, et mon gendre entrera tout droit à l'Institut!...

Un souhait — non pas celui concernant l'entrée de Didier à l'Institut, mais celui du chérubin en maillot, — qui, pour la seconde fois, eut le don d'empourprer le visage de Paule...

Didier feignit de n'avoir rien entendu, lui, et

de ne s'être point aperçu non plus du trouble que le propos du grand-père avait causé à mademoiselle sa femme. — Une générosité intelligente.

*
* *

M. Gustave de Boissière, particulièrement, fut en un tel émoi à l'aspect du portrait de sa petite cousine, que, séance tenante, il cisela, en l'honneur de cette œuvre — hors ligne à tous égards, — un quatrain dont nous regrettons amèrement, l'ayant oublié, de ne pouvoir offrir qu'un seul vers — le dernier — au lecteur...

Comme consolation, par ce vers, le lecteur se fera une idée des autres.

« Les lauriers sur son front s'entremêlent aux myrthes. »

C'était, évidemment, du front de Didier qu'il

était question dans le quatrain de M. Gustave, et ce front se montra très sensible à la double couronne dont la muse du poëte le décorait.

Par contre, Paule fit un assez maigre accueil à cette improvisation. Les *myrthes* qui ne lui plaisaient pas, je présume.

Depuis quelque temps d'ailleurs, la petite cousine traitait assez froidement le petit cousin ; oui, elle ne prêtait plus la même attention soutenue à ses chants ; un soir même que, s'embarlificotant dans une de ces compositions, le poëte menaçait de n'en plus sortir :

— Reposez-vous, Gustave, s'était écriée Paule ; vous nous en chantez trop, peut-être, mon ami ; cela vous fatigue !

Elle l'engageait à se reposer !... C'est qu'elle n'avait plus besoin de lui.

En revanche, chaque jour, Didier enregistrait

à son actif une nuance nouvelle dans la conduite, grâcieusement progressive, à son égard, de Mademoiselle sa femme.

Il n'y a que les amoureux pour analyser, définir — et savourer — le *peu* qu'on leur accorde en attendant le *beaucoup* qu'ils espèrent.

Ainsi, maintenant, assise à ses côtés, Paule tolérait que le genou de son mari cherchât... et trouvât le sien...

Souvent, à la dérobée, il lui serrait la main... et elle se la laissait serrer!...

Souvent, pendant la partie de trictrac, elle venait, sous prétexte de suivre le jeu, s'appuyer sur l'épaule de Didier... qui, en ces occasions, perdant aussitôt la tête, commettait *école* sur *école*... oubliant de *battre* ou de marquer des points acquis.

Vous souriez, lecteur. Vous vous étonnez qu'un homme tel que Didier des Prats, l'ex-

amant de Mademoiselle Marion, se résignât si patiemment à filer le parfait amour avec une petite fille... qui lui appartenait, au bout du compte; à laquelle — légalement, — il n'avait qu'à dire: «je veux!» pour en être obéi.

Ceci est de l'histoire, pourtant. Décidé à *se réhabiliter* dans l'esprit et le cœur de Paule, Didier avait fini par goûter une sorte de jouissance dans l'accomplisement même de sa résolution. Il avait des moments de révolte, sans doute!... Parfois, le soir, dans sa chambre solitaire, il lui prenait de furieux désirs de courir près de mademoiselle sa femme lui crier: « Ne suis-je pas suffisamment puni? Puisque vous me permettez — car vous me le permettez! — de vous aimer en pensée, ne me le permettrez-vous pas en fait?»

Mais non! Comme le chien châtié pour une faute attend que son maître le rappelle pour aller à lui, Didier s'était juré de ne dire à sa femme: « Je vous aime! » que lorsqu'elle lui prouverait

qu'elle avait oublié que, jadis, il ne l'aimait pas!...

Et, fidèle à son serment, il imposait silence à ses désirs.

De l'héroïsme, ou nous ne nous y connaissons pas.

*
* *

Les mois de février et de mars s'écoulèrent sans amener de changements dans la situation.

Didier commençait à supporter avec moins de résignation son purgatoire conjugal.

On se lasse de tout... même de souffrir.

Il continuait, néanmoins, à n'en rien laisser paraître.

Mais il changeait, il maigrissait, et cela si visiblement que le général en fit, un jour, tout haut, la remarque.

— Est-ce que vous êtes malade, Didier ? dit-il brusquement. Vous êtes tout pâlot.

— Je me porte à merveille, général.

— A merveille ! A merveille !... N'es-tu pas de mon avis, Paulette, que ton mari n'a pas bonne mine ?

La jeune fille regarda Didier.

— En effet, repartit-elle. Vous travaillez trop, mon ami !

Il est certain que, pour se distraire, ce pauvre Didier abattait fièrement d'ouvrage, depuis quelque temps ! Après une copie, une autre !... Il ne savait plus où les accrocher.

— Voyons, reprit le général, il ne s'agit pas de ça... vous êtes trop sédentaire, peut-être, Didier ; j'entends que vous sortiez plus souvent. Et, d'abord, il y a une première représentation, ce soir, au Gymnase... vous y conduirez votre femme...

« C'est très joli de faire mon trictrac tous les soirs... mais il ne faut que le soin de mon plaisir nuise à votre santé.

« Je m'en vais vous envoyer chercher une loge, mes enfants. J'irais bien avec vous, au théâtre... mais ma goutte a l'air de vouloir me taquiner... je me coucherai de bonne heure, moi. »

*
* *

Une belle loge de face qu'on avait rapportée. A huit heures et demie, Didier et Paule s'y instal-

laient; lui, tout joyeux de passer une soirée en tête à tête avec sa femme; elle, pensive, préoccupée. Une préoccupation qui céda bientôt, d'ailleurs, au charme de la pièce ; — une des mieux réussies de Sardou ; — à celui de la conversation de Didier.

La toile tombait sur le second acte ; la chaleur était excessive dans la salle ; Didier proposa un tour de foyer à Paule.

Elle accepta.

Chacun connaît le foyer du Gymnase ; ce mesquin salon oblong où l'on marche les uns sur les autres... les soirs, surtout, de première représentation. Mais on a l'avantage aussi, là, ces soirs solennels, de coudoyer la plupart des sommités littéraires ; Didier qui en connaissait, de vue, un grand nombre, se plaisait a les désigner à sa femme...

Il en était à sa cinquième ou sixième célébrité,

lorsque soudain il fronça le sourcil à l'aspect d'un couple, venant en sens inverse de lui, composé d'un de ses anciens amis, — M. Hector Grondin, — et de sa maîtresse, Mlle Hermosa ; ledit couple, si le lecteur daigne se le rappeler, ayant fait partie, comme convives, de ce déjeuner — ses suprêmes agapes de garçon, — où Didier avait si maladroitement — suivant l'opinion de Léa... et la nôtre, — développé ses théories... plus que légères... au sujet de son mariage prochain.

Rien d'extraordinaire, sans doute, à cette rencontre d'un ancien ami et de sa maîtresse, dans un foyer de théâtre, un soir de première représentation. Et, pourtant, nous avons dit que cette rencontre produisit sur Didier un effet désagréable. Pourquoi ? L'explication en est toute simple :

A l'issue d'un dîner fin, chez Brébant, Hector Grondin et sa belle avaient eu l'idée d'entrer au Gymnase; une fantaisie qui coûtait ses cinq petits louis à Grondin ; mais quand on a bien dîné il

faut bien s'amuser un peu ! Et s'amusaient-ils... même un peu? Non ; trop de champagne dans la tête, ce monsieur et cette dame. Ils écoutaient la comédie nouvelle, mais ils ne l'entendaient pas; et cela est si vrai qu'après deux actes je gage qu'ils eussent été très embarassés, l'un et l'autre, d'en citer un seul mot ! Et c'était dans ces dispositions que notre aimable couple, venu au foyer pour essayer d'y souffler, s'était tout d'un coup trouvé en face de Didier et de Paule.

— Tiens!... des Prats! s'exclama Grondin.

— Et sa femme, sans doute, qui est avec lui?

— Oui... Eh ! eh ! La demoiselle aux millions !

— Dont il raffolle, paraît-il, à présent, puisqu'il a *balancé*, pour elle, Marion !

— Cette infortunée Marion!... — Eh bien ! n'est-ce pas, Zaza, qu'elle n'est pas trop *déchirée*, cette petite?

— Hum ! Rien de trop !... Pas de chic !...

— Allons ! allons ! elle n'est pas mal !... elle n'est pas mal !...

⁂

M. Hector Grondin et Mademoiselle Hermosa se fussent contentés d'échanger ainsi leurs réflexions, sur Didier et Paule, que cela eût été — relativement — pardonnable ; on réfléchit comme on peut ; mais c'est qu'en parlant, ils ricanaient, leur regard rivé au jeune homme et à la jeune femme...

Et c'est qu'en ricanant, poussés par la foule, ils approchaient de plus en plus de Didier et de Paule que le courant amenait, de leur côté, vers eux !...

D'instinct, Didier l'avait deviné : il y avait un danger pour lui dans la rencontre de Grondin et d'Hermosa. Il n'entendait pas, il ne pouvait entendre encore ce qu'ils disaient, mais il craignait de l'entendre bientôt... il craignait, surtout, que Paule ne l'entendît...

Pour conjurer ce péril, il se pencha vers Paule.

— Retournons-nous à notre loge, chère amie? dit-il ; c'est insupportable, en vérité, de marcher dans cette foule !

Il parlait haut, mais si haut qu'il parlât, ces mots, prononcés par Grondin et Hermosa, passant alors à ses côtés, parvinrent à son oreille, pendant même qu'il parlait :

« La demoiselle aux millions!... — La demoiselle aux millions !... »

— Je le veux bien, repartit Paule, impassible.

O joie ! Elle n'avait rien entendu, elle !...

* * *

Ce qui se passa dans l'entr'acte suivant est prévu.

Parce qu'il avait évité la ruade de l'âne, l'âne n'en avait pas moins tenté de l'atteindre !

En écoutant le troisième acte, Didier fouillait, de l'œil, la salle tout entière.

Hector Grondin et Hermosa occupaient une baignoire, la première à l'entrée des fauteuils d'orchestre.

Le troisième acte achevé :

— Je reviens tout de suite, dit Didier à P[illegible].

Il dégringola l'escalier et heurta à la porte de la baignoire.

Grondin ouvrit.

— Eh! s'écria l'amant de mademoiselle Hermosa, c'est ce bon Di...

Il n'en put dire davantage, forcé qu'il fut, saisi au poignet par cinq doigts nerveux, de sauter de sa place dans le corridor.

—Ah! ça! qu'est-ce que c'est donc? grommela-t-il. — Il n'avait pas compris encore. Le brouillard de champagne, toujours, qui obscurcissait son intelligence.

— Chut! fit Didier. Nous ne sommes pas bien ici pour causer, mon cher Grondin ; venez donc une seconde sur le boulevard, je vous prie.

Ils étaient sur le boulevard... de l'autre côté du boulevard.

— Mon cher Grondin, reprit froidement Didier, il est inutile, je suppose, pour obtenir satisfaction de vos impertinences de ce soir, de recourir à des extrémités qui répugnent toujours à des hommes bien élevés? Le simulacre suffit, n'est-ce pas?

Disant ces mots, Didier fouettait l'air de son gant à quelques centimètres du visage d'Hector Grondin.

Hector Grondin se redressa; il comprenait enfin.

— Le simulacre suffit, dit-il, en écartant, du geste, et la main et le gant.

Didier s'inclina.

— Très bien! A quelle heure, demain matin, mes témoins devront-ils s'entendre avec les vôtres?

— A l'heure qu'il vous conviendra.

— De dix à onze, donc; je vous salue.

Et Didier s'en alla acheter des bonbons pour sa femme.

Et, totalement dégrisé, Hector Grondin retourna près de Mlle Hermosa en se disant que, s'il attrapait le lendemain un bon coup d'épée, il pourrait se vanter de ne l'avoir pas volé.

*
* *

Didier était naturellement brave ; il ne se préoccupa donc pas une minute, pendant toute la soirée, de sa rencontre pour le lendemain.

De retour à l'hôtel, néanmoins, comme, suivant sa coutume, après l'avoir accompagnée jusqu'au seuil de sa chambre à coucher, il prenait congé de Paule, cette pensée : « si j'étais tué demain ! »

le cloua une minute, hésitant, en face de la jeune fille.

Mourir sans avoir été pardonné d'elle!... quel regret à son dernier soupir!

Surprise de son attitude, Paule considérait son mari :

— Vous avez quelque chose à me dire, mon ami ? fit-elle.

Et comme il se taisait, elle poursuivit en poussant la porte de sa chambre, où l'attendait Geneviève pour la déshabiller.

— Voulez-vous entrer vous asseoir un instant chez moi ?

Il frissonna. Jamais Paule ne lui avait parlé si doucement!... Elle l'invitait à entrer chez elle! — A minuit!...

Mais non ! Non !... Regret pour regret, en cas de mauvaise fortune, mieux valait celui du bonheur ignoré que celui du bonheur quelques heures savouré... et si vite perdu !...

— Merci, balbutia Didier, merci... demain, si vous le permettez, nous causerons...

« A demain ! »

Et il se sauva comme un fou.

*
**

Le lendemain matin, à huit heures, il était chez un jeune avocat nommé Octave Verdier, un de ses anciens amis, quelque peu négligé, comme les autres, par lui, ces derniers temps, et qui, nonobstant, s'empressa de se mettre à sa disposition, et se chargea même de lui procurer *illico*

un second témoin : un camarade commun de collége, officier de marine de profession, pour le moment, par chance, en congé à Paris.

*
* *

Didier avait demandé qu'on activât, autant que possible, les choses.

Les témoins s'étaient vus à dix heures et demie.

A midi, nos adversaires, l'épée en main, étaient en présence, aux abords de la porte Jaune, dans une allée du bois de Vincennes.

Hector Grondin était brave aussi ; — on peut dire et faire souvent des sottises, et ne pas manquer de cœur ; — et il avait cet avantage, sur Didier des Prats, d'être des trois

quarts plus habile que lui dans l'art de l'escrime.

Et il le prouva en le blessant dès la seconde ou troisième passe.

Une blessure légère, d'ailleurs ; le fer glissa sur l'os, à l'avant bras, et ne fit que sillonner les chairs...

Didier voulait continuer.

— Pardon, dit Hector Grondin; je suis à vos ordres, mon cher Didier, mais avant tout je tiens à déclarer hautement que j'ai eu tous les torts envers vous, hier au soir, au théâtre, et que je vous en demande pardon.

Didier tendit la main à Hector et, le prenant à l'écart :

— Non, fit-il, ce n'est pas vous, mon ami, qui avez eu tous les torts en cette affaire. Si, comme un niais, il y a cinq mois, chez Marion, je n'eusse

pas parlé, commeje l'aifait, de M[lle] de Vandreuil, vous eussiez respecté hier M[me] des Prats.

— Et je devais la respecter quand même ! Mais nous avions si bien dîné, Hermosa et moi !... Enfin, vous ne m'en voulez plus, Didier ?

— Nullement !...

— Et... s'il n'y a pas indiscrétion... c'est donc que vous aimez votre femme que vous avez quitté Marion ?

— J'adore ma femme, mon ami.

— A la bonne heure !... Si j'eusse pu deviner cela ! Mais nous avions si bien dîné, Hermosa et moi !...

Il n'en sortait pas, de son excuse, ce brave Hector Grondin !

On s'excuse, — comme on réfléchit, — comme on peut !

*
* *

Bien que sans gravité, nous l'avons dit, la blessure de Didier réclamait les soins d'un homme de l'art.

Didier passa chez son médecin se faire panser. Et le pansement, bagatelle! mais ce qui contraria fort Didier, ce fut la recommandation expresse du médecin de porter son bras en écharpe pendant au moins trois ou quatre jours.

Que dire au général, à Paule, pour expliquer ce bras en écharpe ?

Le dévoué Octave Verdier servit encore son ami, en cette occurrence. Par métier, un avocat n'est jamais à court d'expédients. Le sût-il noir, ne faut-il pas qu'il blanchisse son client ? Chemin

faisant on brocha une petite histoire que le Démosthène en herbe se chargea de débiter à M. de Vandreuil et à sa petite fille : « Après avoir déjeuné chez Octave, Didier, curieux d'examiner une vieille épée Louis XIII, l'avait détachée d'une panoplie, et, en la remettant en place, il s'était blessé. » Voilà tout ! L'invraisemblable peut-être vrai, quelquefois.

Et, en effet, comme sa petite fille, le grand père parut très édifié par l'histoire de l'épée Louis XIII perçant le bras de Didier pour le punir de l'avoir arrachée à sa poussière.

Mais quand le général fut seul avec son gendre :

— Ah ! ça, s'écria-t-il, qu'est-ce que cette farce là, Didier ? Je n'ai rien voulu dire devant Paule... mais votre ami l'avocat est un menteur, n'est-ce pas ? Vous vous êtes battu ?

— Général...

— Parbleu!... avec cela que c'est difficile à voir!... Vous qui ne sortez jamais, vous détalez ce matin... avant l'aurore... et vous ne rentrez que dans le milieu de la journée! La suite de quelque discussion hier au soir, au théâtre... pour quelque niaiserie!...

— Général...

— Hum! Hum!... Un duel!... Un homme, marié depuis cinq mois à peine, se battre!... Ah! ce n'est pas bien, ça, Didier! Ce n'est pas bien!... Et si votre femme le savait!...

— Et si c'était pour ma femme que je me fusse battu, général?

— Hein! C'est à cause de... oh! mais c'est différent! Vous avez bien fait, en ce cas, mon ami! Comment cela est-il venu? Contez-moi cela, Didier, contez-moi cela!...

— Cela n'en vaut pas la peine, général. Un de

ces jeunes fous .. que je fréquentais autrefois... a trouvé spirituel, en me rencontrant hier, avec ma femme, au foyer du Gymnase, de la nommer... tout haut... en la comparant à...

— A qui ?

— A ma dernière maîtresse.

— Le drôle !... Et vous lui avez donné une leçon, j'espère ? Il est arrangé de la bonne manière, lui ?

— Hélas, non, général ! C'est lui, comme vous voyez, qui m'a blessé !... mais, de son propre mouvement, ensuite, devant tous, il a reconnu ses torts.

— Il a reconnu ses torts ! Il a reconnu ses torts !... — Et est-ce que Paule avait entendu...

— Elle n'avait rien entendu, général.

—Ah ! Alors... si elle n'avait rien entendu !... N'importe ! vous avez eu raison, Didier, de... et

je suis doublement fâché que cet impertinent...— mais vous n'êtes peut-être pas très fort, l'épée en main, Didier?

— Pas très fort, non, général; je l'avoue humblement.

— Il faudra que nous tirions ensemble... un de ces jours que ma goutte me laissera tranquille !... Et, vraiment, vous ne souffrez pas trop, mon ami?

— Pas du tout, général. Une égratignure...

— Enfin !... l'intention y était, si le sort n'a pas été pour vous ! Ah ! voilà ce que c'est que de faire sa société de gens sans éducation... sans principes... sans morale...

— Je vous prierai de remarquer, général, que, depuis cinq mois, j'ai complètement rompu avec ces gens-là !

— C'est juste ! Je dis des bêtises, moi, maintenant !... Je vous aime et je vous estime, Didier.. parce que vous êtes un digne et charmant garçon qui aimez bien votre femme... notre petite Paule... — qui vous aime bien aussi, elle !...

— Vous croyez, général?

— Comment ! je crois !... Est-ce que vous en doutez, vous?

— Non... mais... quelquefois... vous savez, général, une fille fait de ces confidences à un père...

— Que le mari ne demande pas mieux que d'entendre répéter, n'est-ce pas? Ah ! ah !... Eh bien ! oui, depuis quelque temps, surtout, j'ai remarqué que Paule m'entretenait plus souvent... et plus affectueusement de vous !...

— Ah !...

— « Didier par ci... Didier par là !... » Ah ! on

s'occupe beaucoup de Didier !... Mais vous êtes un maladroit, mon ami !...

— A quel propos, général ?

— Eh ! à quel propos ?... vous aussi, peut-être, comme elle, vous allez faire semblant de ne point me comprendre ? Comment, mon cher, vous avez un amour de petite femme. . depuis cinq mois... et... quand ce ne serait que par grâcieuseté pour votre vieux grand-père... pour l'occuper !...— Eh ! eh !... je le bercerais, moi, ce petit... je promènerais la nourrice !...

— Général...

— Ce n'est pas votre faute, j'en suis très convaincu... mais c'est égal... pour moi, si ce n'est pour vous... un petit Paul ou une seconde petite Paulette, par grâce, mon ami !

VII

RÊVE



VII

RÊVE

Contraint, en dépit de l'historiette Verdier, d'expliquer à M. de Vandreuil l'origine de sa blessure, on l'a vu, Didier s'en était tiré en altérant un peu la vérité.

Mais est-on coupable d'altérer la vérité quand, pour soi comme pour les autres, il y aurait au moins imprudence à la donner pure ?

Une question que nous soumettons à l'appréciation des casuistes.

Ce qu'il y a de certain c'est que, contre la morale, qui veut que tout menteur paie fatalement son mensonge, Didier avait été récompensé du sien.

Récompensé par les éloges de M. de Vandreuil.

Récompensé surtout par ces précieuses paroles du vieillard, que, « depuis quelque temps, sa petite fille l'entretenait plus affectueusement de son mari. »

Ces paroles, et le souvenir de l'épisode de la veille, — la proposition de Paule de le recevoir chez elle pour causer, — avaient épanoui l'âme de Didier...

Il se promettait bien de ne pas laisser s'écouler la soirée sans rappeler son offre gracieuse à mademoiselle sa femme...

Mais les amoureux proposent et les blessés disposent. Pour quelques gouttes de sang perdues!...

— misérable espèce humaine !... — voilà qu'après le dîner, — auquel il ne put toucher d'ailleurs, — Didier se sentit pris de malaise.

Il avait vraiment un peu de fièvre !

— Il faut aller vous coucher, mon ami, fit doctoralement le général.

— Mais non ! mais non ! s'écria Didier.

— Si ! insista Paule. Geneviève vous montera une bonne tasse de tilleul... vous reposerez bien ; et demain, pour vous rétablir... tout à fait... je vous parlerai d'un grand projet... qui me trotte par la tête depuis hier.

Elle lui souriait en lui disant cela.

— Je vais me coucher ! dit Didier.

*
* *

Il était au lit; Geneviève lui avait monté la *bonne tasse de tilleul.*

Mais il était à peine neuf heures! Il ne pouvait dormir encore! Il n'avait pas encore envie de dormir!

Paule avait un grand projet à lui confier ! .. Et comme elle lui avait gentiment annoncé cela !... « Pour le rétablir tout à fait !... » Qu'était-ce donc que ce projet ?

Machinalement, Didier avait pris un journal sur sa table de nuit. Titre du feuilleton de ce journal : « *Les Grottes d'Arcy*, *souvenirs de la Bourgogne.* »

Machinalement, il lut ce qui suit :

*
* *

M. Blondel et sa carriole nous attendaient: nous nous dépêchâmes de nous habiller ; puis, ayant dit adieu à notre aimable hôtesse, nous prîmes place, M. L... par devant à côté de M. Blondel, Émile et moi, par derrière, dans l'affreux véhicule, suspendu à la manière des charrettes de marchands de légumes, que son propriétaire osait décorer du titre de « tilbury ».

Notre voyage commençait; nous partions pour les grottes d'Arcy.

Il était six heures du matin; chauffé par le soleil, le brouillard qui couvrait la campagne se résolvait en une petite pluie fine dont la continuité me parut bientôt fort désagréable, vu la légèreté de mon costume. Ma veste de coutil, ma casquette

de même étoffe devenaient lourdes et noires sous l'eau qui les inondait. Emile et M. Blondel riaient de mon désastre ; M. L., seul, me prit en pitié. S'exécutant, comme Saint-Martin, il m'offrit, non pas la moitié de son manteau, puisqu'il n'avait pas de manteau, mais une redingote de drap qu'il portait sous son épais paletot d'alpaga. Le tilbury s'arrêta pour qu'il me fût plus facile d'endosser mon vêtement de rencontre, puis M. Blondel toucha de nouveau!... En route! en route! Saint-Bris disparut sur notre gauche ; sur notre droite, Auxerre avec sa vieille cathédrale et sa belle église de Saint-Germain. Près de nous coulait l'Yonne, grâcieuse et limpide sous ses ombrages de peupliers; les alouettes chantaient dans les blés, les grives dans les vignes, les pinsons dans les buissons... et nous aussi, quatuor sans prétentions, mais non sans poumons, nous chantions... et du Musset, s'il vous plait!...

« Assez dormir, ma belle!... »

Au grand ébahissement — tout admiratif, j'ose

l'espérer — des paysans et des paysannes que nous rencontrions.

Nous avions traversé Champ, un mignon village gaiement assis sur les bords de la rivière départementale ; plus loin je remarquai Bailli-les-Carrières, Vincelles, puis Cravant, qui garde encore des débris de fortifications du temps de Charles VII. Mais, ô honte ! aujourd'hui les bastions disparaissent sous l'herbe folle ; les fossés n'ont plus d'eau, on y cultive le chanvre ; cette maison aux solives sculptées, aux balcons à moulures gothiques, où, peut-être, l'héroïque fille que célébra — si singulièrement — Voltaire, chercha un peu de repos après un grand combat, cette maison, qui l'habite ? un sabotier. Il n'y a plus rien de guerrier dans l'aspect de Cravant ; c'est un vieux soldat qui s'est fait laboureur et qui cache sa croix.

Dix heures sonnaient quand nous arrivâmes à Arcy. Nous descendîmes à une auberge où nous

devions déjeuner avant d'entamer notre excursion aux Grottes et, bien heureusement, M. Blondel, homme d'ordre, s'il en fût, s'était muni de provisions, car, excepté du fromage et des œufs, le Brébant de l'endroit n'avait rien à offrir à notre appétit de voyageurs en char à bancs, l'appétit le plus formidable qui se puisse imaginer. A table, en face d'un pâté de lièvre, d'une gigantesque omelette et de quatre flacons d'un certain vin d'Yrancy, que je vous recommande, touristes, nous nous préparâmes donc à notre promenade souterraine.

Dans une salle voisine de la nôtre des paysans se livraient, en riant et criant, au noble exercice du jeu de billard. Leurs queues, dépourvues du moindre procédé, frappaient des billes jadis rondes qui s'engloutissaient dans des blouses près desquelles la bouche même de Mlle ***, des Variétés, semblerait petite !...

O billards d'ardoises, à bandes élastiques, du

Palais-Royal, ce primitif billard d'Arcy-sur-Cure avait-il le droit de se dire de votre famille ? Comme un de vos trisaïeux, oui, peut-être.

Le déjeuner terminé, nous nous acheminâmes vers le château dont le concierge, nommé Triquet, est en même temps le guide assermenté des curieux aux fameuses grottes. J'examinai M. Triquet tandis que, sur son ordre, un gamin courait quérir des chandelles chez l'épicier du village ; c'était un grand gaillard d'une cinquantaine d'années, à l'œil narquois.

Nous considérions le château :

— C'est bien ancien, ça, messieurs, nous dit-il. Tenez, au-dessus de ces grandes fenêtres, il n'y a plus de gouttières, pas vrai ? Eh ben ! c'est que celles qui y étaient autrefois étaient d'argent *massive*, rien que ça ! Une fantaisie du seigneur ! En 93, on les a converties en médailles civiques. Eh ! eh ! en ce temps-là, on prenait son bien où on le rencontrait !...

« Mais voilà les chandelles pour nous éclairer aux grottes. — Si vous voulez me suivre, messieurs? Ah! vous allez admirer des merveilles!...

— Comment! dit M. L., à voix basse, c'est à la lueur de morceaux de suif, et pilotés par une demi-douzaine de galopins déguenillés, que nous allons admirer des merveilles!

— Eh! mon ami, répliqua M. Blondel, qui, en sa qualité d'habitant d'Auxerre, avait rendu de fréquentes visites aux grottes, nous sommes en Bourgogne et non en Suisse ou en Ecosse. Nous nous servons de chandelles parce qu'ici la torche est inconnue; quant aux montagnards, nous ne pouvons en avoir...

— N'ayant pas de montagnes... c'est juste. Fait-il froid dans ces grottes? J'ai pris ce paletot pour me prémunir contre les fluxions de poitrine...

— Oh! n'ayez pas peur! dit M. Triquet, vous ne gèlerez pas!... Seulement, comme nous som-

mes en septembre et que la saison a été pluvieuse, il y aura un brin d'eau, je crois, là-dedans.

Il nous montrait un trou de soixante-quinze centimètres environ de hauteur sur cinquante de largeur.

— Qu'est-ce que cela? s'exclama M. L.

— Mais c'est l'entrée des grottes, dit M. Blondel. Pensiez-vous donc trouver une porte cochère?

— Mais...

— Messieurs, les chandelles sont allumées; que chacun de vous veuille bien prendre un petit gars, pour le guider.

— Il y a donc du danger à marcher seul ?

— Quelquefois. Demandez à Joseph, tenez.

Joseph, mon guide, à moi, était un enfant de

treize à quatorze ans, au visage singulièrement pâle et triste. J'allais l'interroger, mais il marchait déjà devant en me disant : » Venez-vous, monsieur? »

Nous pénétrâmes dans les grottes, dont l'orifice, d'abord bas et étroit, devenait de plus en plus haut et large à mesure qu'on avançait ; mais l'inégalité du sol, semé de cailloux humides, nous imposait une allure prudente. Je compris l'utilité de l'assistance de ces petits paysans accoutumés à courir là dedans comme des chats. Des stalactites, formées par l'eau mêlée de salpêtre et de craie qui suinte des parois, se contournaient autour de nous et menaçaient, si nous n'y prenions garde, de nous briser la tête. Du reste, l'air qu'on respire dans ces excavations est plutôt chaud que froid. A la lueur tremblotante de nos luminaires, je jetai un coup d'œil sur M. L.; il marchait comme sur des œufs en s'appuyant sur deux gamins.

— Nous voici à l'une des salles les plus cu-

rieuses, messieurs, entama notre cicerone, de ce ton traînard particulier aux gens qui répètent, par métier, ce qu'ils ont cinq à six cents fois, peut-être, déjà répété: voilà le buffet d'orgues! regardez le buffet d'orgues!

Le buffet d'orgues était une stalactite énorme dont la structure rappelait de loin — de très loin, — celle de l'instrument sus-nommé.

— Voici le cierge pascal, messieurs. — *Défiez-vous* à votre tête!

— *Défiez-vous* à vos pieds, me disait, à chaque minute, mon guide.

M. Triquet poursuivit:

— Regardez cette femme qui tient un enfant dans ses bras... et ce prêtre qui exhorte un agonisant.

— Ah! vraiment! où est le prêtre?

— Mais près du lit.

— Bon ! je prenais le lit pour le malade.

— Ceci est *le mouton pendu par les pieds* ! N'êtes-vous pas de cet avis, messieurs, que ce mouton est parlant ?

— Bêlant, vous voulez dire. Fichtre! mais j'ai trop chaud avec mon paletot, moi ! je le retire, tant pis ! Ah !... ne me lâchez donc pas, petits malheureux ?

En opérant son changement de costume, M. L. s'était fourré le pied dans une flaque d'eau. Nous partîmes d'un éclat de rire qui augmenta son humeur. Je l'entendis murmurer comme nous pénétrions dans la troisième salle : « Très-jolies, ces grottes, mais le plus agréable moment, après celui où l'on y entre, doit être celui où l'on en sort. »

— Cette troisième salle, dite la salle des *Chau-*

ves-souris — c'est toujours M. Triquet qui parlait, — doit son nom à l'illustre Buffon qui a écrit à son sujet une intéressante page que j'ai apppprise par cœur pour l'agrément des visiteurs : « étant un jour descendu dans les grottes d'Arcy, dit-il, pour en examiner les stalactites, je fus surpris de trouver, sur un terrain tout couvert d'albâtre, et dans un lieu si ténébreux et si profond, une espèce de terre qui était d'une tout autre nature. C'était un tas épais et large de plusieurs pieds d'une matière noirâtre, presqu'entièrement composée de portions d'aîles et de pattes de mouches et de papillons, comme si ces insectes se fussent rassemblés en nombre immense et réunis dans ce lieu pour y mourir et y pourrir ensemble. Ce n'était cependant autre chose que de la fiente de chauves souris, amoncelée probablement pendant plusieurs années dans l'endroit de ces voûtes souterraines qu'elles habitent de préférence, car, dans toute l'étendue de ces grottes, je ne vis aucun autre amas d'une pareille matière et je jugeai que les chauves-souris avaient fixé dans cet endroit leur

demeure commune, parce qu'il y parvenait encore une très faible lumière par l'ouverture de la grotte et qu'elles n'allaient pas plus avant pour ne pas s'enfoncer dans une obscurité plus profonde. »

« Telle est, messieurs, la page de M. de Buffon.

— Ouf!... souffla M. L.

— Qui — poursuivit le cicerone imperturbable, — visita deux fois les grottes, à vingt années de distance, en observant même à son second voyage que les stalactites avaient augmenté d'une façon tellement sensible qu'en supposant l'augmentations des concrétions toujours également progressive, il ne faudrait pas plus de deux siècles pour combler la plus grande partie des grottes et pour les transformer en de belles carrières d'albâtre. Frappez, du pied, le sol, messieurs ; entendez-vous comme il résonne? On croit qu'un bras de la rivière *la Cure* passe dessous. Attention, s'il vous plait, voici le *bosquet de roses*.

— En avons-nous encore pour longtemps ? fit M. L.

— Non, monsieur ; pour un quart d'heure au plus ; n'approchez pas trop du *bosquet de roses* ; cet endroit obscur, qui l'avoisine, est un trou dont-on ne connait pas le fond, le *trou du diable.*

— Brrr... ! frissonna M. L.

— Il y a deux ou trois cents ans de cela, un criminel fut amené dans ces grottes; un brigand d'une audace sans pareille. Il était condamné à la roue ; on lui promit qu'il serait seulement pendu s'il parvenait à trouver le fond du *trou du diable.* Il accepta la proposition. Plus de deux mille personnes l'accompagnèrent ici.

— Elles devaient être bien gênées !

— Elles se serraient ! — On laissa au bandit le choix des moyens pour atteindre le but désigné, et voici ce qu'il inventa : présumant que, si le

gouffre était, réellement, d'une profondeur extrême, il resterait à sa surface comme un simple bouchon de liége, il ordonna qu'on lui attachât deux pavés à chaque pied pour plonger plus aisément, et, aux reins, une corde pour le retirer si on ne le voyait pas reparaître..

— Ah! « si on ne le voyait pas reparaître! » Je commence à croire que ce grand criminel était un grand farceur, dans son genre!... Et qu'arriva-t-il?

— On exécuta ce qu il demandait; il se précipita, lesté de ses quatre pavés... mais, à la stupéfaction des assistants, la corde qui le retenait se brisa, comme un fil. D'où il suit que le bandit resta au fond de l'eau.

— Avec ses pavés. Oui, oui; il avait préféré la noyade à la potence et à la roue, ce monsieur. Une affaire de goût!...

— Cette salle, la cinquième et dernière...

— La dernière! tant mieux! ce doit être la plus belle! grommela M. L.

— Cette salle est celle de *l'Océan*, de l'Océan furieux. Admirez, Messieurs, comme ces vagues ressemblent bien à des vagues! elles mugissent... on croit les entendre!

Les vagues *ressemblant à des vagues* étaient de petits monticules jaunâtres s'étendant à l'infini sous la voûte et singeant en effet des flots qu'un coup de vent fantastique eût tout d'un coup pétrifiés.

— Vous pouvez avancer, messieurs, dit M. Triquet à M. L., les vagues sont solides.

— Trop aimable! je n'ai nullement le désir d'imiter notre Seigneur, fut-ce sur des flots de pierre! — Et puis, nous avons tout vu, n'est-ce pas? Bravo! je demande à m'en aller, à présent! Je suis en nage! il me faut de l'air! je réclame de l'air!

— Mon cher L., dit Emile, vous êtes trop petit-maître ! nous ne vous emmènerons plus avec nous dans les souterrains !

— Ça me fera plaisir !

— Mais vous n'aimez donc pas les choses originales ?

— Si ! dans un roman ou au théâtre !... Au naturel, non ! ça me fatigue !

Tout en devisant, nous avions regagné l'entrée des grottes. En revoyant le jour M. L. poussa un hourra de joie. Nous payâmes notre cicerone, qui s'éloigna suivi de son cortége de petits paysans. Un seul, que je retins, était resté près de nous. Les paroles de M. Triquet : « Demandez à Joseph ; » avaient piqué ma curiosité ; avant de récompenser Joseph de ses peines, je voulais l'interroger.

— Pourquoi es-tu triste, mon ami ? lui demandai-je.

Il baissa la tête.

— Mon Dieu, monsieur, répliqua-t-il, c'est que papa était le conducteur aux grottes avant M. Triquet. Un jour qu'il menait un Anglais, en voulant lui montrer la hauteur d'une roche dans la salle des *Chauves-souris*, il fit une chute... on le rapporta mort à la maison...

« Cependant, comme maman n'est pas riche, afin de lui gagner quelques sous, je viens souvent ici avec mes camarades guider les voyageurs...

« Mais, voyez-vous... »

Un sanglot s'échappa de la gorge du petit garçon.

— J'peux pas m'y habituer... ça me fait toujours du chagrin de revoir l'endroit où papa a été tué !...

Nous nous regardâmes, M. Blondel, M. L., Emile et moi.

Et nous glissâmes chacun une petite pièce d'or dans la main de ce pauvre enfant, forcé, pour faire vivre sa mère, de venir pleurer chaque jour dans le lieu où son père était mort.

*
* *

Nous ne garantissons pas que Didier lut d'un bout à l'autre ce feuilleton que nous ne nous sommes permis de transcrire ici, tout entier, que parce que le récit qui en fait l'objet nous reportait agréablement vers le passé. Nous aussi, il y a quelque vingt ans, nous avons rendu visite aux *Grottes d'Arcy*; c'est donc au charme que nous éprouvions en nous rappelant une époque, déjà bien éloignée de nous, hélas! que vous devez cette manière d'intermède, pour lequel, lecteur, nous réclamons votre indulgence s'il vous a paru d'un médiocre intérêt.

Pour revenir à Didier, qui, après avoir lu — ou à peu près, — les pages qui précèdent, avait jeté loin de lui le journal, il reposait maintenant la tête sur l'oreiller, les yeux fermés...

Il ne dormait pas encore, cependant, non; il était plongé dans cette sorte de torpeur, qui précède le complet anéantissement de soi-même, pendant laquelle on a vaguement conscience de ce qui se passe autour de soi, tout en étant incapable de s'en rendre absolument compte.

Ainsi, tout d'un coup, il ne vit pas, mais il comprit, pour ainsi dire, qu'une personne était entrée d'un pas léger dans sa chambre...

Cette personne éteignit la lampe qu'il avait laissée allumée sur sa table de nuit...

Puis cette personne se pencha vers lui...

Il n'entendit pas, il comprit que cette personne lui disait, à demi-voix :

— Dormez bien, mon ami, et à demain !

Ah !... mais rêvait-il? Comme cette personne achevait son affectueuse exhortation, Didier sentit deux lèvres fraîches et embaumées effeurer son front !...

Il n'y avait plus de torpeur qui tînt !...

— Paule!... ma chère Paule! murmura Didier en se dressant, les yeux ouverts, les bras étendus en avant, sur son lit.

Mais il ne saisit que le vide, il ne vit que l'obscurité.

Paule s'était enfuie.

VIII

RÉALITÉ

VIII.

RÉALITÉ

Le lendemain matin, à neuf heures, Didier reposait encore, lorsque Geneviève entra dans sa chambre, en criant :

— Allons, monsieur, réveillez-vous! voilà le médecin.

— Le médecin! répéta Didier, en se frottant les yeux, pourquoi faire?

— Mais pour voir si vous êtes en état de vous mettre en voyage, mon cher des Prats! Ah! mais! c'est

qu'il ne faut pas badiner avec les blessures!... s'il y a encore de l'inflammation, je vous garde à Paris, moi! j'en suis fâché!

C'était le médecin qui parlait ainsi en s'approchant de Didier. M. Bernheim, son docteur et son ami ; un aimable homme.

De plus en plus effaré, Didier considérait de haut en bas M. Bernheim.

— Oui, oui, reprit ce dernier, affectant une mine sévère, je conçois... on brûle d'envie de courir se promener... de respirer l'air printanier — d'autant plus qu'il fait un temps magnifique, aujourd'hui! — et l'on serait furieux que le médecin s'opposât à toutes ces joies! Ah! mais, je le répète, le devoir avant tout! Je ne connais que cela, moi, le devoir. Voyons ce bras... hum! hum! avez-vous souffert, cette nuit?

— Non. J'ai dormi comme un loir.

— Bon ! cette langue? Pas mauvaise, la langue!... Et ce pouls... plus de fièvre!... bon! Hum! hum!... ça vous fait mal que je vous retire ce bandage ?

— Pas du tout.

— Pas du tout!... Eh bien, mais, en effet, où est-elle, cette blessure ? Elle s'est envolée!... Psitt!... Qui est-ce qui disait que vous aviez une blessure au bras, mon cher ami ?... Pas de gonflement, de tuméfaction!... Peuh!... mais en vérité j'ignore à quel propos on m'a appelé ici, moi, ce matin!... c'est une plaisanterie de déranger un honnête médecin pour une échauboulure pareille !

— On vous a appelé? qui est-ce qui vous a appelé, docteur ?

— Comment, qui est-ce qui m'a appelé ? mais Mme des Prats.

— Mme des Prats?

*
* *

M. Bernheim n'était pas sorti que Didier sautait à bas de son lit et sonnait son valet de chambre pour 'habiller.

Et Geneviève qui s'était retirée pendant la visite du docteur ! Quel dommage ! Didier l'eût interrogée !...— interrogée ! sur quoi ? — N'était-il pas au courant de tout maintenant ? Ce projet, ce grand projet conçu par mademoiselle sa femme, c'était celui de ce voyage à Chevreuse ! Ils allaient partir tous deux pour Chevreuse ! rien que tous deux ! Oh ! le général ne les accompagnerait pas ! D'abord il ne se ıendait guère, pour l'habiter, à sa campagne, que vers la fin d'avril. Et puis... et puis... puisque Paule lui avait pardonné... tout à fait pardonné... — Didier en était convaincu !...

son pardon lui avait été accordé la veille sous la forme à la fois la plus discrète et la plus charmante !... — donc,.. donc le général ne les accompagnerait pas à Chevreuse, c'était évident!...

Il était habillé ; il descendit au salon.

Paule s'y trouvait déjà, prête à partir.

— N'est-ce pas que cela ne vous ennuie pas, Didier, dit-elle en souriant, de passer deux à trois jours à Chevreuse ?

— Oh!...

Une exclamation qui valait, comme éloquence, vingt discours.

Didier reprit, souriant à son tour :

— Vous aviez peur que cela ne m'ennuyât ?

— Pas moi, non, mais ..

— Mais moi, sapristi ! moi, s'écria le général, je dis qu'il n'y a pas de bon sens à s'en aller à la campagne... quand il n'y a pas encore de feuilles aux arbres ! ... Au mois de mars, il gèle, le soir !

— Nous ferons du feu.

— Et toute la journée que deviendriez-vous ?

— Nous nous promènerons...

— Vous vous promènerez !... vous vous amuserez... et moi, pendant ce temps...

— Voyons, petit père, puisque ce voyage me fait plaisir !... Hier au soir, quand je t'en ai causé, tu as été gentil, tu n'as rien trouvé contre !... Et, ce matin, voilà que tu grondes !... fi !... Nous ne resterons pas longtemps, d'ailleurs, à Chevreuse, sois tranquille !... deux, trois jours, au plus !...

« Et nous te rapporterons de la violette... un gros bouquet de violettes, tu entends ?... »

Paule embrassait son grand père en le suppliant de la sorte.

— Allons ! fit-il, partez donc, méchants !...

Et il ajouta entre ses dents :

— Un caprice de nouvelle mariée !... Au fait... j'aurais tort de m'en chagriner !... nous y gagnerons tous, peut-être.

*
* *

Une calèche de voyage attendait Paule et Didier dans la cour de l'hôtel ; ils y prirent place ; Geneviève grimpa sur le siége à côté du cocher.

Il fallait bien quelqu'un pour leur faire à déjeuner et à dîner au château.

Didier était si heureux qu'il ne trouvait pas un mot à dire.

Cependant, comme la voiture commençait de rouler, cherchant d'une main qui tremblait la main de sa femme :

— Oh! chère Paule, murmura-t-il, que je vous aime!

— Chut! fit-elle, rougissante, nous causerons de cela... là-bas!...

Chevreuse est à sept lieues environ de Paris. Partis à dix heures, à midi et demi nos voyageurs entraient au château.

Les concierges, qu'on n'avait pas avertis de cette visite, étaient aux cent coups!

« Comment monsieur et madame mangeraient-ils?... on n'avait rien!... si l'on avait su!... »

Geneviève apaisa ces désespoirs.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, j'ai songé à tout, moi !... Pardi ! je présumais bien que, si je comptais sur vous, monsieur et madame risqueraient de mourir de faim ici !

« Mais voyez !... »

La Bretonne montrait aux concierges un immense panier, rempli de provisions, apporté de Paris.

— Il y a là-dedans de quoi nourrir pendant huit jours un régiment! conclut-elle, toute fière.

Un régiment de soldats... et vingt-cinq régiments d'amoureux !...

Si Geneviève se fût doutée du peu de nourriture que des amoureux consomment, certes, elle eût pris son panier de moitié moins grand !...

Mais elle ne pouvait pas se douter de cela, cette

bonne vieille fille, n'ayant guère jamais connu l'amour que de réputation.

Joyeuse, du reste, et vive, ce jour là, Geneviève! D'instinct, sinon d'expérience, comprenant le bonheur de sa demoiselle — elle pouvait dire encore : « ma *demoiselle* » — la Bretonne rayonnait.

Tandis qu'elle apprêtait le déjeuner, Didier et Paule firent un tour de parc.

C'était vrai ; il n'y avait pas encore vestige de feuilles aux arbres! Les lilas, seulement, les chèvrefeuilles bourgeonnaient.

Mais l'air était doux, déjà ; le gazon, vert ; dans les branches les oiseaux gazouillaient!...

C'était bien le printemps qui s'annonçait dans la nature!..

Dans le cœur de Didier et de Paule il était en pleine floraison.

Ils marchaient lentement, causant tout bas, comme s'ils eussent craint qu'on ne les entendît.

Que se disaient-ils? Du passé, pas un mot! oh! pas un seul!...

Puisqu'elle l'avait oublié, elle, pourquoi eût-elle parlé du passé?

Quant à lui, il ne vivait plus que dans le présent... et l'avenir.

L'avenir... non; le présent toujours. *Demain*, c'est l'avenir; *ce soir*, c'est le présent.

De temps en temps, ils s'arrêtaient, et, au plus doux bruit qui s'y soit jamais produit depuis que le monde est monde,— harmonie que nul instrument humain ne parviendra jamais à imiter,— les oiseaux, surpris, mais non effarouchés, regardant nos amoureux, se disaient, entre eux, je gage: « Tiens! tiens! ceux-là aussi songent donc à se construire bientôt un nid! »

*
* *

Au détour d'une allée, Paule et Didier se croisèrent avec un jeune homme et une jeune femme... comme eux les bras enlacés, comme eux faisant de temps à autre une halte pour échanger un baiser.

C'étaient la fille du concierge — Jeanne — et son mari, Vincent Lecoulteux, employé comme aide-jardinier au château.

Mutuellement troublés par cette rencontre subite, les deux couples se remirent en se reconnaissant.

— Ah ! madame et monsieur des Prats ! s'écria Mme Lecoulteux, en s'avançant vers la petite

fille et le gendre de son maître. Vous voilà donc au château, monsieur et madame ?

— Comme tu vois, Jeanne, dit Paule.

— Pour longtemps ?

— Pour deux à trois jours.

— Idée de voir pousser les lilas, pas vrai, madame? Madame !... Tout de même que vous n'étiez encore que mademoiselle quand vous avez quitté Chevreuse, il y a six mois, et que maintenant... Au fait... c'est mon mari qu'est là avec moi, monsieur et madame...

— J'aime à le croire, repartit, en riant, Didier.

— Vincent Lecoulteux...

— Oui, oui, dit Paule ; je connais M. Vincent Lecoulteux !...

— Pardi, puisqu'il me courtisait depuis un an déjà, lorsque cet automne dernier... mon Dieu! mais nous nous sommes mariés presqu'à la même époque que vous, Vincent et moi, monsieur et madame. Vous le 20 octobre, je crois... et nous le 25...

— Et nous n'avons pas perdu notre temps! dit le jardinier en lançant une œillade à sa femme. Le mariage en octobre... en juillet prochain le baptême!...

— Veux-tu te taire, Vincent!...

— Tiens... où est le mal de...

— Je te dis de te taire, nigaud! Monsieur et madame, bien du plaisir à votre promenade! Nous rentrons, nous. Allons, viens-tu, Vincent?

*
* *

Non, vraiment, M. Vincent n'avait pas perdu son temps ! La rondeur de la taille de sa femme en témoignait ! Mais il eût pu se dispenser de se vanter de ses hauts faits devant Didier et Paule... devant Paule surtout, que les paroles du jardinier avaient rendue rouge comme une cerise...

Mais le son d'une cloche retentit du côté du château. Le déjeuner était préparé ; Geneviève avertissait monsieur et madame qu'ils étaient servis.

Ils déjeunèrent faiblement... oh ! très faiblement ! En vain Geneviève les pressait de faire honneur à ses provisions :

— Mais ce n'est pas possible, répétait la vieille Bretonne, vous avez mangé quelque chose quelque part!

— Non, je te jure, ma bonne, répondait Paule.

— Alors, pourquoi que vous n'avez pas plus d'appétit! Moi, je dévore ici!...

— Eh bien! dévore pour nous deux! Au revoir.

*
* *

Et Paule et Didier de s'élancer, en riant, hors de la salle à manger, et de regagner le parc.

— De quel côté nous dirigeons-nous? dit-il.

— Ah! repartit-elle, en lui prenant le bras, si cela ne vous contrariait pas, Didier, je serais bien contente de...

— De?

Du doigt elle lui montrait, pointant, à quelque distance, le clocher de l'église de la petite ville.

— J'ai l'habitude, tous les ans, à mon retour à Chevreuse, d'aller prier dans cette église.

— Allons prier, dit simplement Didier.

*
* *

Ils entrèrent dans l'église silencieuse et s'agenouillèrent l'un à côté de l'autre sur la dalle...

Et ils prièrent tous deux, Tous deux. L'amour pur assainit l'âme. Ce qui lui eût paru souverainement ridicule, six mois auparavant, semblait maintenant tout naturel à Didier. Hôte de Dieu, c'est un devoir de parler à Dieu...

Et comme on lui parle bien quand on a à le remercier d'un bonheur!

Au sortir de l'église, Paule se serrait plus tendrement encore contre son mari!

*
* *

Abrégeons. Aussi bien, quand nous posséderions la plume d'un poëte — d'un vrai poëte ; pas celle de M. Gustave de Boissière ; — ne réussirions-nous point à retracer fidèlement cette jour-

née toute d'enchantements pour Didier et pour Paule...

Le soir était venu. Ils avaient diné... comme ils avait déjeuné : pour mémoire.

Et rendons cette justice à Geneviève qu'elle finit par en prendre son parti. L'instinct, encore une fois, qui suppléait à la science chez la vieille Bretonne.

Comme huit heures sonnaient :

— Vous n'avez plus besoin de moi, pas vrai, monsieur, madame ? dit-elle.

— Non ! répliqua vivement Didier.

— C'est que je suis un brin fatiguée, je ne vous le cacherai pas...

— Bien! bien! bonsoir, Geneviève, reprit Didier.

— Bonsoir, Geneviève, répéta Paule.

— Bonsoir. Il y a un bon feu... dans votre chambre... — Geneviève appuya sur ces deux mots : » *votre chambre.* » A demain!

*
* *

La vraie nuit de noces; une de ces nuits dont on garderait le souvenir cent ans, si l'on vivait cent ans!...

Un seul détail de ces délicieuses heures:

— Bien vrai, tu m'aimes, maintenant? disait

Didier à mademoi... — non, à *madame* sa femme.

Un baiser, d'abord, qui était déjà une réponse, puis :

— Mais je t'ai toujours aimé, fit-elle, sinon... t'imagines-tu donc que je t'eusse donné ma main... après... après...

Une phrase remplacée par un nouveau baiser; il était tacitement convenu qu'on ne s'occuperait plus jamais des nuages disparus. Paule reprit :

— J'avais donc autant de chagrin que toi d'être séparée de toi... j'en avais davantage puisque je t'aimais et que tu ne m'aimais pas...

« Mais je voulais être aimée... et c'est pour cela que je t'ai fait souffrir... en souffrant moi-même...

« Ai-je eu tort?

— Oh! non! tu as agi... comme il serait à souhaiter que toutes les femmes agissent en pareil cas. Tu es un ange!... et je t'aime!... je t'aimerai toujours?

*
* *

Le fait est que si Paule ne se fût pas conduite comme elle l'avait fait, au lieu de la serrer tendrement dans ses bras, à cette heure, Didier eût été sans doute encore sous le joug de Mlle Marion, la maîtresse de M. Tiercelet...

Brrrr!... Il frissonna à cette pensée!...

IX

LE DERNIER MOT DE LÉA

IX

LE DERNIER MOT DE LÉA

Trois mois après les évènements que nous venons de raconter, — c'est-à-dire vers la fin de juin, — une après-midi, Didier des Prats se présentait rue de Provence.

Assuré par la femme de chambre de Léa que sa maîtresse était seule, Didier livra son nom...

Et, à l'annonce de ce nom, Léa, qui lisait un

roman dans son boudoir, jeta loin d'elle le livre en s'écriant :

— M. Didier des Prats !... Mais faites entrer ! faites entrer bien vite !

Il entra.

Tout d'abord, Léa fut frappée du changement qui s'était opéré dans la physionomie et jusque dans la tournure de Didier. Un changement tout à son avantage ; quelque chose d'impossible à analyser et qui sautait aux yeux, pourtant... Aux yeux intelligents.

Il s'avançait, incliné.

— Ma chère Léa, dit-il, pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous rendre une visite dont la reconnaissance me faisait un devoir. De toutes les femmes parmi lesquelles j'ai vécu autrefois, vous

êtes la seule qui m'ayez témoigné une utile amitié... D'intimes confidences de ma part nous avaient, en outre, rapprochés un moment. Aujourd'hui je viens vous prouver que, forcé que j'aie été de rester éloigné de vous, je ne vous ai néanmoins pas oubliée...

« Et, vous prier, quoi qu'il arrive dans l'avenir, si vous aviez besoin de moi, d'être convaincue que je vous suis éternellement acquis. »

De plus en plus surprise, et du langage et du maintien de Didier, Léa gardait le silence.

— Allons, reprit-il, d'un ton plus dégagé, en s'asseyant près de la jeune femme, vous voilà tout interdite parce que vous apprenez que vous avez un ami... sur lequel vous ne comptiez plus guère, peut-être !...

— Un ami, bien! mais un ami reconnaissant... à quel propos?

Parlant ainsi, Léa regardait Didier dans les yeux.

— Mais c'est tout simple, répliqua-t-il. Je suis heureux... et si ce n'est pas absolument à vous que je dois mon bonheur... du moins ne pouvez-vous nier que vous y ayez pour beaucoup contribué.

— Contribué?... De quelle façon?

Didier sourit.

— Ah! ah! fit-il, il faut vous mettre les points sur les *i*!... J'obéis.

« Voyons, Léa... soyez franche... vous étiez...

de longue date... au courant de la liaison de Marion et de M. Tiercelet, n'est-ce pas?

— C'est possible! Après?

— Après!... A la suite de mon entretien avec vous, ici... entretien dans lequel je ne vous avais dissimulé ni mes regrets... ni mes aspirations... j'ai reçu une lettre anonyme qui m'apprenait... ce que vous saviez...

— Eh bien?...

— Eh bien!... Mon Dieu, vous m'effrayez, en vérité, ma chère, avec votre air sévère!... Suis-je donc coupable d'avoir pensé... de penser encore... que cette lettre, qui m'a sauvé... vous pouvez me dire qui l'a écrite?

Léa respira plus librement; ses traits, agités,

se rassérénèrent; elle reprit d'une voix moins troublée :

— Alors... ce n'est pas moi que vous soupçonnez d'avoir écrit cette lettre?...

— Fi! se récria Didier. On m'y parlait d'argent... cette lettre ne peut donc qu'être l'œuvre de quelque servante !...

« Et j'ai apporté l'argent pour la servante.

« A l'amie... j'ai apporté un souvenir.

« Est-il de votre goût? »

Ouvrant un écrin qu'il avait tiré de sa poche, Didier présentait à Léa un ravissant bracelet semé d'émeraudes et de rubis.

Quelle femme résistera à l'attrait d'un bijou !

Léa hésita, cependant...

Mais, se ravisant :

— Eh bien, soit ! dit-elle ; j'accepte votre présent, Didier.

« Et, en échange, je vous rendrai le service que vous attendez de moi : celui de remettre son salaire à la servante.

« Car c'est là ce que vous désirez de moi, je pense ? »

Didier s'inclina.

— Je l'avoue, fit-il, il me répugnerait de voir cette femme.

« Une domestique de Marion, n'est-ce pas ?

— Oui ; Elisa, sa femme de chambre.

— Ah !...

— Mais... puisque vous avez deviné que c'est moi qui ai inspiré à cette fille l'idée... de vous sauver... n'êtes-vous pas curieux d'apprendre comment cette idée m'est venue?...

— Mais... parce que vous avez eu honte de mon ridicule.

— Un peu à cause de cela, sans doute, mais beaucoup par un autre motif.

« Je suis franche... Tout en vous rêvant libre, je n'eusse pas, néanmoins, cherché à vous donner votre liberté, si les moyens ne s'en fussent en quelque sorte présentés à moi, d'eux-mêmes.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre.

« Oui, c'est Elisa qui vous a écrit la lettre... et elle vous l'a écrite à mon instigation. Mais pourquoi l'ai-je poussée, moi, à cette trahison, — qui

ne frappait que votre maîtresse... votre indigne maîtresse? — Parceque cette trahison était la réparation d'une autre infâmie envers vous... et une femme... qui avait droit, celle-là, à vos respects.

— Qu'entends-je ? C'est Elisa...

— Qui est allée trouver Mlle de Vandreuil à la suite de ce déjeuner où vous aviez si follement bavardé ! Oui...

— La misérable !... Et... elle lui a parlé, à elle... Mlle de Vandreuil ?

— Non !... Allons donc !... Est-ce que Mlle de Vandreuil l'eût reçue !... Elle a parlé à sa gouvernante... une vieille Bretonne, nommée, je crois, Geneviève... à qui, en récompense de ce beau trait, elle demandait de l'or... et qui lui a répondu en la chassant honteusement.

« Comprenez-vous, à présent, pourquoi Elisa

n'a pas osé signer la lettre qu'elle vous a adressée ?...

« Comprenez-vous pourquoi elle a attendu patiemment que vous vinssiez me demander des renseignements... en me suppliant de n'y point faire figurer son nom ?

— Et où est-elle, aujourd'hui, cette fille ?

— Dans un magasin de modes qu'elle espère bien acheter avec ce que vous lui *devez*...

« Oh ! elle est tranquille ! Je lui ai juré que, cette fois, elle serait payée.

« Si tranquille, cette chère enfant, qu'elle songe à entrer bientôt en ménage.

— Et Marion n'a pas su ?...

— Marion ?... Elisa lui a persuadé que, si vous l'aviez surprise, c'était sur des soupçons que vous

aviez conçus et à l'aide d'une clef que vous lui aviez soustraite.

— Est-ce que vous la voyez toujours, vous, Marion, Léa?

— Non. Bien que je ne me reproche point ce que j'ai fait... pour vous, Didier... il me déplairait pourtant de me retrouver avec elle.

*
* *

Il y eut un silence.

Enfin, se levant en tendant un portefeuille à Léa :

— Il y a dix mille francs là-dedans, dit Didier. Vous voudrez donc bien les donner à... cette fille?

— Je les lui donnerai ce soir.

— Merci... et adieu.

Il s'éloignait.

— Ah! murmura Léa, d'une voix où perçait une sourde amertume, adieu... ainsi... à celle que vous appeliez tout à l'heure votre amie!...

— Pardon! s'écria-t-il, en revenant vivement vers la jeune femme.

— Vous êtes tout pardonné, reprit-elle. Mon Dieu! je conçois... Le dégoût vous est monté au cœur en écoutant ce que je vous ai conté... et... naturellement... vous m'enveloppez dans ce dégoût... moi qui ai participé à ces ignobles histoires!...

— Oh! mais vous vous trompez, Léa. Puisque vous y avez participé... dans mon intérêt... je serais un ingrat de...

— Assez !... j'aurais tort de vous demander plus que vous ne pouvez m'accorder, Didier. Un gage... qu'on se procure chez un marchand... de votre reconnaissance. Et je le conserverai précieusement, croyez-le, ce gage !... Il me rappellera...

— Il vous rappellera ?...

— Que vous êtes heureux. Un bon souvenir. Adieu.

*
* *

Elle ne lui offrait pas la main... Il n'osa pas la prendre...

Et il partit...

Quand il ne fut plus là :

— C'est singulier, murmura-t-elle, mais il me semble maintenant que je regrette qu'*il* ne m'ait pas aimée !

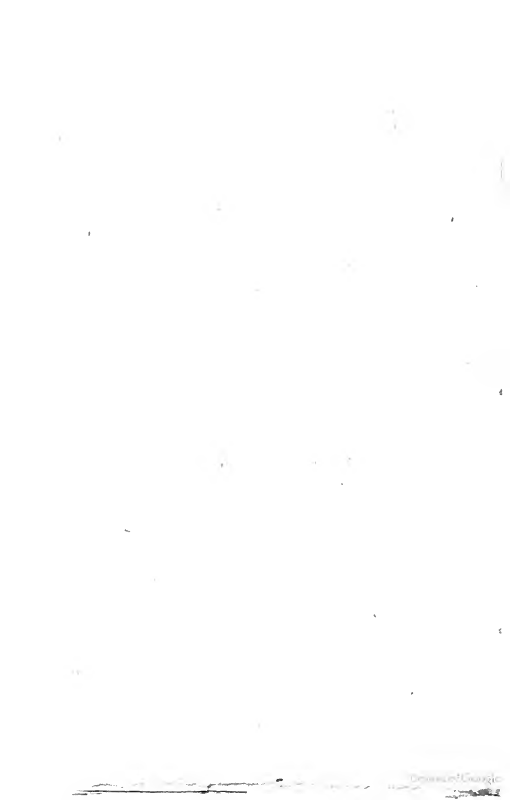
« Bah !... suis-je folle ! — Et elle essuyait une larme qui brûlait sa joue. — Mais est-ce qu'il m'eût aimée, moi... comme il aime... sa femme !...

« Nous récoltons ce que nous semons, nous autres !... le mépris !... — Dieu est juste !...

—



CONCLUSION



CONCLUSION

Voilà trois ans bientôt que *mademoiselle sa femme* est devenue *madame sa femme* et Didier des Prats est toujours amoureux de sa chère Paule.

Le général de Vandreuil est enchanté ; on lui a donné enfin une seconde petite Paulette à faire sauter sur ses genoux.

Geneviève porte toujours ses grands bonnets..

M. Gustave de Boissière compose toujours des romances, paroles et musique.

Marion est toujours avec M. Tiercelet,— pour elle,— et avec l'un ou l'autre, — pour lui.

Léa est partie pour la Russie.

Un de ces jours, peut-être, lecteur, je vous conterai l'histoire de Léa. Elle en vaut la peine.

*
* *

Ah ! j'oubliais : Didier continue de peindre ; et vraiment, je crois qu'il finira par acquérir un véritable talent dans son art.

Du talent et du bonheur !...

Il y a des hommes que Dieu protége.

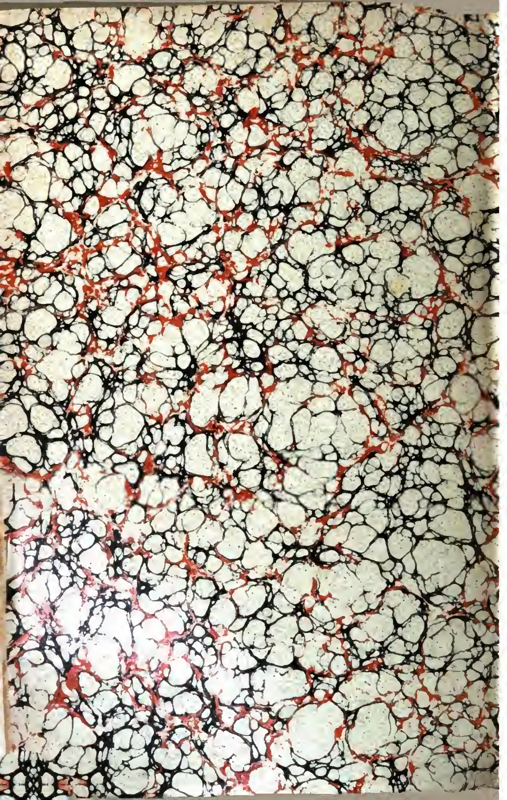
FIN DE MADEMOISELLE MA FEMME.

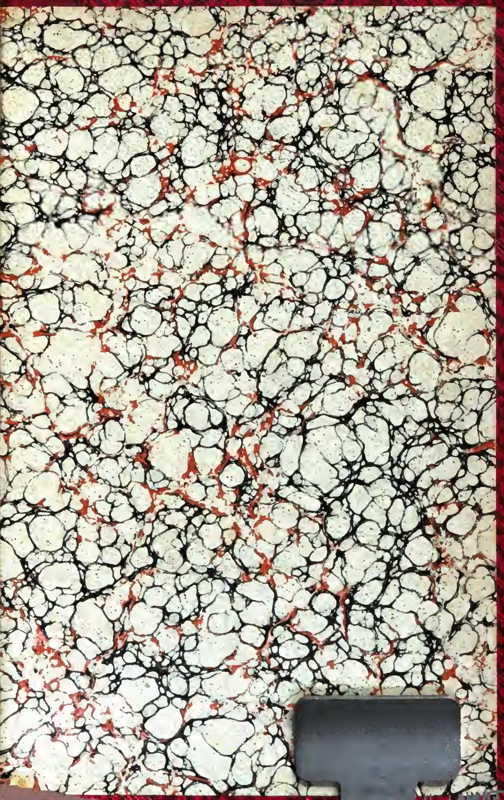
TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Clermont de l'Oise. — Imprimerie A. DAIX, rue de Condé, 27.








BIBLIC